ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF, HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE

DE

LA MAURIENNE

ET DE

LA TARENTAISE

ITINÉRAIRE
DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE

LA MAURIENNE

ET DE

LA TARENTAISE

PAR

M. Henri FERRAND

AVOCAT

Membre des Clubs alpins français, suisse et italien,
de la Société des Touristes du Dauphiné,
de la Société d'Histoire et d'Archéologie de St-Jean-de-Maurienne,
et de plusieurs autres Sociétés savantes,

AVEC

UNE CARTE & PLUSIEURS ILLUSTRATIONS

Par M. Abel VELLOT

D'après les croquis de l'auteur

GRENOBLE

IMPRIMERIE DE DAUPHIN ET DUPONT

Rue des Prêtres, 1

—

1879

5163. — Grenoble, imp. Prudhomme-Dauphin et Dupont, rue des Prêtres, 1.

Discours prononcé à l'Académie Delphinale

SÉANCE DU 31 DÉCEMBRE 1878



A l'Académie Delphinale

Messieurs,

En me recevant si jeune au milieu de vous, en m'appelant, à peine sorti des écoles, au sein de cette Académie qui compte tant et de si illustres savants parmi ses membres, vous ne m'avez pas seulement fait un honneur immérité pour lequel je vous dois toute ma reconnaissance, vous m'avez aussi imposé un grand et redoutable devoir.

Ce devoir, c'est de contribuer autant qu'il sera en moi au glorieux édifice que vous élevez dans notre cher pays à l'esprit humain, c'est de collaborer pour ma faible part à l'extension et à la diffusion des connaissances qui résultent chaque année de vos remarquables travaux. En entrant dans vos rangs, en m'asseyant parmi vous à cette table de la science à laquelle votre sympathie, bien plus que mon mérite, m'a fait une place, j'ai la ferme intention de ne pas faillir à la tâche et de m'efforcer de

justifier la distinction anticipée dont vous avez bien voulu m'honorer. Mais ce n'est pas tout de connaître son devoir et même d'apporter à le remplir toute la bonne volonté possible, il faut encore en trouver le moyen, et c'est là que ma tâche devient surtout ardue.

Les progrès constants de l'esprit humain ont reculé si loin les bornes des connaissances humaines, que personne aujourd'hui ne peut se vanter, comme le faisait au moyen âge un savant peut-être un peu présomptueux, de connaître tout ce qu'on peut savoir. De nos jours, un savant, pour mériter réellement ce nom, en sachant quelque chose de plus que les autres hommes, doit être un spécialiste, et, appelé par votre bienveillance depuis bientôt près de deux ans à assister à vos travaux en qualité de membre correspondant, j'avais vu parmi vous des spécialistes en toutes les branches. Chacun d'entre vous, tour à tour en histoire, en philosophie, en littérature, en jurisprudence, en archéologie, en géologie, en médecine, etc., avait su donner à l'Académie un lustre nouveau, et je me demandais en vain comment je pourrais apporter une pierre, si petite qu'elle fût, à votre majestueux édifice, quand l'idée m'est venue de tourner mes regards vers les travaux de mon illustre prédécesseur.

Assurément, Messieurs, je n'ai pas l'aveugle présomption de croire remplacer au milieu de vous le recteur regretté dont le souvenir est resté si vivant dans notre Faculté ; mais lui aussi aimait et parcourait les belles montagnes qui nous entourent. M. Chappuis avait pour les courses alpestres une prédilection marquée ; il y sentait à la fois les pures émotions qui élèvent le cœur de l'homme en présence du majestueux spectacle de la

nature, et le charme du chercheur qui apprend à mieux connaître la terre sur laquelle il vit. Ses excursions, dans lesquelles j'ai eu plusieurs fois le plaisir de le rencontrer, ne le retenaient pas exclusivement dans les Alpes du Dauphiné, et il passait souvent dans ces régions de la Savoie qui ne sont que la continuation et le prolongement, ou plutôt l'origine de notre vallée du Graisivaudan, et c'est ainsi qu'il avait pu trouver à Détrier un riche monument épigraphique qu'il avait décrit dans une des séances de la Société de Statistique de l'Isère.

Dirigé de bonne heure, par mes goûts et mes aspirations, vers ces splendides montagnes au milieu desquelles je suis né, je les ai souvent parcourues, et j'ai eu la témérité de penser que je pouvais en connaître certaines parties mieux que ceux que leurs importants travaux retiennent dans les villes. J'ai donc voulu, Messieurs, à l'instar de mon prédécesseur, vous décrire certaines régions reculées de nos contrées, et c'est ainsi que j'ai été amené à choisir, pour sujet de mon discours de réception, l'Itinéraire descriptif, la Topographie de la Maurienne et de la Tarentaise.

Au premier abord, il pourrait paraître malséant que, dans une Académie dite Delphinale et qui fait profession de s'occuper surtout des choses du Dauphiné, je vienne produire un ouvrage exclusivement consacré à deux parties de la Savoie. Mais ce n'est pas devant des esprits aussi élevés que les vôtres que j'ai besoin de protester contre les caprices trop souvent irrationnels qui ont présidé aux délimitations de la géographie politique.

A quelle région peuvent mieux se rattacher la Maurienne et la Tarentaise qu'à la vallée du Graisivaudan

dont elles sont la naissance? N'est-ce pas notre Isère qui arrose tout au long cette fertile Tarentaise? Et la Maurienne n'est-elle pas parcourue par le plus important des affluents de notre rivière? N'est-il pas curieux que nous soyons obligés d'entrer dans une autre province pour aller visiter les sources et étudier le cours du torrent qui nous apporte tour à tour l'abondance ou la dévastation? Et si tel est l'aspect physique du pays que ces deux vallées sont forcément réunies à notre Graisivaudan, les considérations économiques, ethnologiques ou linguistiques ne proclament pas moins haut l'étroite union qui les rattache au Dauphiné. Leurs bois, qui sont leur principale récolte, doivent forcément passer dans nos murs pour aller servir à la construction des navires. Les populations autochtones étaient les mêmes dans tout le bassin de l'Isère, et si nous descendons des Allobroges, c'est aussi la prétention des Mauriennais et des Tarins. Leurs patois, enfin, quoique un peu plus mêlés de piémontais, se rapprochent beaucoup plus des nôtres que de ceux des autres parties de la Savoie.

Je crois donc, Messieurs, avoir suffisamment justifié le choix de mon domaine; et maintenant, si vous le voulez bien, mettons-nous en route pour le parcourir. Je vous prie de me laisser l'entière conduite de l'expédition et le choix des moyens de locomotion, vous promettant d'ailleurs d'avoir des égards pour ceux qui ne sont pas grimpeurs, et de ne jamais vous entraîner sur les glaciers ni dans des endroits où le pied pourrait vous faillir et la tête vous tourner.

ITINERAIRE

DESCRIPTIF, HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE

DE

LA MAURIENNE

ET DE

LA TARENTAISE

LA MAURIENNE.

1re JOURNÉE.

Nous partons par le train de 6 h. 50 min., et nous remontons, au milieu de délicieux paysages que vous connaissez bien, toute notre vallée du Graisivaudan.

A peine arrivés sur la terre de Savoie, nous laissons sur la droite le charmant petit lac de Sainte-Hélène, dominé par les tours de Montmayeur, auxquelles nous reviendrons tout à l'heure, et, après avoir aperçu le majestueux Mont-Blanc en passant le pont de l'Isère, nous mettons pied à terre à la gare de Montmélian.

Montmélian. — Sa situation, sa vue et sa forteresse.

Sur le seuil même de la station, nous nous arrêtons, et notre œil étonné contemple un des plus beaux pano-

ramas qu'il soit donné d'admirer à celui qui ne peut escalader les cimes. Nous sommes au centre d'un pays des plus fertiles : de toutes parts, les vignobles nous entourent ; au-dessous de nous en descendant vers l'Isère, au-dessus en remontant vers la Thuile, nous voyons partout les grappes qui fournissent ce vin renommé de Montmélian. Nous nous trouvons au pied des Beauges, sur une petite terrasse d'alluvion qui nous permet d'embrasser un vaste horizon.

A gauche d'abord, vers l'Est, nous voyons, après la coupure de la vallée d'Albertville, se dresser le Grand-Arc ou Dent du Corbeau, le Mont Bellachat et les crêtes qui conduisent au Gros Villan ; puis, après la coupure de la Maurienne, voici les croupes herbeuses de la Table et d'Herbariétan, dominant les ruines du château des Huilles ; plus au Sud, les rochers du massif d'Allevard commencent par le Pic Rognin et le Roc Crotières ; la vallée du Bens, s'ouvrant devant nous comme un amphithéâtre, nous montre le Grand-Miceau, le massif du Clocher du Frêne, le Grand-Charnier, au-dessus des forêts et des prairies du Collet. Plus loin, au-dessus de Brame-Farine, se dressent les pics du Gleyzin, les rochers d'Arguille, le Rocher Badon et les Pyramides des Sept-Laux. Vers le Sud, après les dentelures de la Dent du Pra et de la Belle-Etoile, nous distinguons les trois pics de Belledonne, la Grande Lance, Perreley, la croupe arrondie de Chanrousse, et, dans le lointain, les montagnes du Vercors et du Villard-de-Lans. A l'Ouest, la muraille de l'Aut-du-Seuil vient se terminer au Granier, dont une partie semble encore prête à renouveler la catastrophe qui, au XIIIe siècle, engloutit la ville de Saint-André.

Après avoir admiré ce panorama, dirigeons-nous vers cette éminence, aujourd'hui couverte de vignes, qui fut jadis le siége de l'importante forteresse de Montmélian. Existait-elle déjà du temps des Allobroges? Est-ce du nom d'un général romain, Æmilius, tué dans l'assaut que lui donnèrent les légions, qu'elle fut appelée Mons-Æmilianus? On ne le sait! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moyen âge cette forteresse fut, avec celle de Suze, le principal rempart de la puissance des Ducs de Savoie. Prise et reprise plusieurs fois au milieu des combats incessants dont la Maurienne fut le théâtre, elle s'aidait, pour fermer la vallée, de ces tours de Montmayeur qu'on voit encore s'élever sur la colline du Rillan et qu'avait fondées une branche de ces farouches seigneurs de Miolans dont les armes parlantes étaient un aigle éployé de gueule sur champ d'argent, avec la fière devise : *Unguibus et rostro.*

Toute cette splendeur guerrière est tombée depuis qu'en 1705, après la reddition du 11 décembre, la redoutable forteresse a été démantelée; et aujourd'hui, dans ce lieu consacré aux arts de la paix, vous ne trouvez plus que quelques pans de murailles pour vous rappeler que, là, des braves ont vécu, combattu et sont morts pour leur patrie.

Rien d'intéressant dans le bourg adossé à l'ancienne citadelle, et qui ne vit plus que par ses marchés assez fréquentés. Après une courte collation au bas du coteau, à la proprette auberge tenue par Poncet, nous n'avons que le temps de refaire, par une belle route, les 1600 mètres qui nous séparent de la gare. Il est midi, et voici qu'arrive le train qui bientôt nous emporte vers la Maurienne.

Bourg-Evescal. — St-Pierre-d'Albigny. — Chamousset.

Nous serrons au plus près le pied des Beauges ; après Cruet, nous passons devant les vignobles renommés de Saint-Jean-de-la-Porte , au milieu de nombreuses et riantes villas ; près de Saint-Pierre-d'Albigny, nous examinons d'un œil curieux les puissantes stratifications de la Dent d'Arcluzaz, et là-haut, sur le coteau, nous distinguons le village de Bourg-Evescal. C'est là que, d'après la table de Peutinger, se trouvait Mantala, l'une des stations de la voie romaine de Tarentaise. En octobre 879, il s'y réunit un concile dit de Mantale, où Boson fut couronné roi d'Arles et de Provence, et, depuis lors, la petite cité changea de nom et fut appelée le Bourg-des-Evêques (*Burgum Episcoporum*), d'où, par corruption, Bourg-Evescal. Voici maintenant les maisons et le haut clocher de St-Pierre-d'Albigny, simple chef-lieu de canton, bien déchu de la splendeur qu'attestent encore de nombreuses ruines dans ses alentours, et qui faisait d'Albigny-le-Grand (*Albiniacum Magnum*), sous la la domination des rois de Bourgogne, une grande ville qui s'étendait presque jusqu'à Bourg-Evescal.

Puis la voie traverse la plaine ; un dernier regard sur cette vallée de l'Isère, par laquelle nous reviendrons, nous permet encore d'apercevoir Miolans, le berceau de la maison de ce nom, et l'antique manoir de Montailleur. Nous franchissons la rivière, et nous voilà à la station de Chamousset. Dans la cour de la gare, les omnibus d'Albertville, de Moutiers, de Salins, de Brides, de Bourg-Saint-Maurice et du Petit-Saint-Bernard, attendent les

voyageurs pour les emporter dans cette belle Tarentaise que nous admirerons bientôt. Mais le sifflet retentit, la vapeur s'échappe, le train s'ébranle, l'horizon se rétrécit, et nous entrons dans la Maurienne.

Entrée de la Maurienne. — Origine de ce nom.

Pendant que nous passons sous Aiton, jadis célèbre par son prieuré d'Augustins, et que la locomotive nous emporte à travers le premier défilé étroit et boisé de notre vallée, nous avons le temps, dans notre wagon, de nous livrer à une discussion animée sur l'origine de ce nom bizarre de Maurienne, imposé à une vallée des Alpes. Quelques auteurs ont voulu y voir un souvenir des incursions des Païens, appelés Sarrasins ou Maures, dans notre pays. Cette opinion ne peut se soutenir, car ces auteurs mêmes ne peuvent faire remonter les premières de ces incursions qu'au commencement du VIII[e] siècle, alors qu'il est constant que, dès le sixième, le nom de Mauriena ou Morienna s'appliquait déjà à cette contrée. Faut-il croire, d'après Paucirole dans ses Notices sur l'empire d'Occident, que ce nom vient de l'usage des Romains d'employer des soldats de Mauritanie à la garde de leurs frontières septentrionales? Cela n'en expliquerait pas la localisation. Il nous paraît bien plus naturel de nous reporter à l'explication de Jean de Pineda, qui attribue au grand Marius, vainqueur des Cimbres, ou à tout autre proconsul romain du nom de Marius, la construction d'une voie romaine dans cette vallée, que l'on appela dès lors Via Mariana, d'où la corruption fit Moriena et Maurienne.

Mais nous n'avons pas le temps de nous attarder à cette intéressante dissertation ; voici la station d'Aiguebelle, et comme nous y aurons quelques observations à faire, nous allons laisser le convoi se diriger sans nous vers Modane et Turin.

Aiguebelle. — La forteresse de Charbonnières et la collégiale de Sainte-Catherine-de-Randens.

La gare touche à la petite ville et à sa plus belle promenade. Aujourd'hui, Aiguebelle, assise au pied des derniers contreforts septentrionaux du massif d'Allevard, ville industrielle et agricole avec ses riants ombrages, avec ses femmes à la beauté desquelles Sully lui-même rendait hommage, a une apparence modeste et débonnaire qui ne laisserait guère supposer son belliqueux passé. Déjà florissante au temps des Romains, *Aquabella* fut, à la fin du IXe siècle, le berceau de la maison de Maurienne, qui devait devenir la maison de Savoie. Entourée de hauts remparts et de tours crénelées dont on ne trouve plus que quelques restes informes dans la plaine entre l'hôpital et le pont de Randens, dominée par la puissante forteresse de Charbonnières, qui se dressait comme un nid d'aigle au sommet de ce monticule boisé, la forte place d'Aiguebelle connut toutes les gloires et toutes les horreurs de la guerre. Il était impossible de traverser la vallée contre le gré de sa garnison, et les boulets de Charbonnières formaient comme une barrière qu'il fallait nécessairement briser. Aussi la forteresse fut-elle prise en 1536 par François Ier, en 1597 par Lesdiguières, reprise en 1598 par Charles-Emmanuel,

et emportée de nouveau en 1600, après un siége long et difficile, par Henri IV et Sully. Mais aucune de ces crises ne fut aussi terrible pour Aiguebelle que le siége qu'en firent les Espagnols en 1742 ; après s'en être emparés de vive force, ils démantelèrent la ville et la citadelle, et leur impitoyable occupation faillit causer la ruine et l'extermination complète des malheureux habitants. Ils se sont si consciencieusement acquittés de leur besogne de destruction, qu'il est inutile de gravir la colline pour aller chercher des restes de ce fort qui eut une telle part de gloire militaire. Nous n'en trouverions même plus une pierre ; une citerne à demi-comblée indique seule la place ou s'élevait, à 80 mètres au-dessus de la ville, la vigilante sentinelle des comtes de Maurienne.

Mais l'illustration des armes n'est pas la seule dont ait joui Aiguebelle. Revenons dans la plaine, franchissons l'Arc, et, en face de notre petite cité, tout contre le village de Randens, nous allons voir des pans de murs et des ruines dont la disposition encore remarquable rappelle plutôt celle d'une église que d'une forteresse. C'est là, en effet, que s'élevait la somptueuse collégiale de Randens, plus fréquemment appelée la collégiale d'Aiguebelle. Fondée en 1254 sous le titre de collégiale de Sainte-Catherine, par Pierre d'Aigueblanche, cette communauté prit bientôt une grande importance. C'est dans cet asile que, le 2 février 1327, Aimon II de Miolans, évêque de Maurienne, chassé par ses sujets des Arves révoltés, vint signer avec Edouard de Maurienne le traité qui, en échange de l'appui de ce prince, lui abandonnait la moitié de la puissance temporelle dont les évêques avaient joui jusqu'alors. Après

538 ans d'existence, la collégiale d'Aiguebelle fut détruite par la Révolution, et aujourd'hui ses ruines servent de granges aux paysans (1).

Argentine. — Les Hurtières. — Epierre.

Reprenons maintenant le chemin de fer. Nous franchissons l'Arc au pied du Grand-Arc ou Dent du Corbeau, à l'origine du chemin qui, traversant le col de Basmont, entre cette sommité et le Mont Bellachat, forme le premier passage de Maurienne en Tarentaise. Nous voici auprès d'Argentine, où des mines de plomb et d'argent étaient jadis exploitées au mas de Montchabert. En face de nous, au pied des pentes du Cucheron et de la Table, qui nous séparent du Graisivaudan, nous voyons les villages de Saint-Georges et de Saint-Alban-des-Hurtières, riches en minerais de fer et de cuivre, et berceau de la maison des Hurtières, qui joua un rôle important dans l'histoire de ces vallées.

Un instant élargi vers Saint-Pierre-de-Belleville par l'ouverture de la gorge qui conduit au col de la Perche ou d'Herbariétan et de là à la Rochette, le défilé se resserre entre les contreforts du Gros Villan et du Roc Rouge à l'Est, du Pic Rognin, du Roc Crotières, du Grand-Miceau et du Clocher du Frêne à l'Ouest. Le caractère général de toute cette partie de la Maurienne, fort peu intéressante pour le touriste, est de présenter

---

(1) *Monograpie de la Basse-Maurienne*, par M. Foray (Extrait des *Bulletins de la Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Jean-de-Maurienne*).



Ruines de la . Collégiale de la Chæmbre (Facade)



Ruines de la Collégiale de la Chambre (Intérieur)

un étroit corridor où souvent l'Arc, la route et la voie ferrée trouvent à peine leur place entre des coteaux rapides et élevés, couverts de bois taillis.

A Epierre, que dominait le château des seigneurs de Lavillane, il n'y a rien d'important à observer, et nous pouvons nous laisser mollement emporter à travers la fin de ce premier défilé jusqu'à la station de la Chambre.

La Chambre. — Sa situation. — Sa collégiale.

Ici, la vallée, riante et fertile, s'élargit de nouveau, et nous allons nous arrêter pour compléter nos observations sur la Basse-Maurienne. La plaine de la Chambre et de Cuines se trouve formée par la rencontre de deux larges vallées montagneuses avec la gorge de la Maurienne ; ce sont : au Nord, venant du col de la Magdeleine, deuxième passage qui conduit en Tarentaise, entre le Gros Villan et le Cheval Noir, la vallée du Bugeon et de Montgellafrey, et, au Sud, venant du col du Glandon, entre le massif d'Allevard et la Pointe de l'Ouglion, dernier contrefort des Rousses, la vallée des Villards et du Glandon, qui va rejoindre celle de l'Olle et conduit en Oisans. La vue du col de la Magdeleine et des pâturages qui l'avoisinent à l'Est, est fort belle, illuminée par le soleil couchant. Sans avoir le temps d'aller jusqu'à ce col examiner les tombeaux et les anciens monuments qui y ont été découverts en 1827 et dont Mgr Billet a donné uue étude fort complète dans les *Bulletins de l'Académie de Savoie*, nous allons, par une jolie route d'un peu plus d'un kilomètre, nous rendre au bourg de La Chambre.

Cette petite ville, aux maisons basses et anciennes, a été ainsi nommée, d'après le Glossaire de Du Cange, de ce qu'au temps de la domination romaine, les habitants de la Basse-Maurienne s'y réunissaient pour répartir les impôts. Gontran de Bourgogne la donna aux évêques de Saint-Jean, et les Bénédictins y avaient fondé un prieuré dont il ne reste plus de traces et qui dépendait de l'abbaye de Saint-Michel-de-la-Cluze.

A l'entrée du bourg, examinons sa vieille église romane, malencontreusement restaurée et encore entourée de sépultures. Le portail gothique du XIIIe siècle, est formé de trois colonnades allant en s'évasant et surmontées de curieux chapiteaux bizarrement fouillés. Au-dessus de la voûte, en plein cintre, est sculpté un *Agnus Dei*, avec cette devise : *Hic domus Dei et porta cœli*, et la date 1688.

L'intérieur renferme un autel médiocre, la sépulture de la dame d'Escallier, femme de Claude Salomon, trésorier de Maurienne (1760), et deux lions en bois sculpté, signé : E.-B. Martin, 1642.

En traversant rapidement La Chambre, nous pouvons aller à son extrémité septentrionale, visiter les ruines de l'ancienne collégiale qu'y avait établie en 1514 une bulle du pape Léon X, et que la Révolution a aussi détruite à la fin du siècle dernier. Les bâtiments, restaurés le 20 mai 1747, actuellement transformés en grange et en verger, appartiennent à M. Pierre Tissot, qui les fait volontiers visiter. Dans la cour d'entrée, on voit encore la façade de l'église dont les portes curieusement sculptées ont été récemment vendues à M. Grange, et une partie de la façade du monastère. Dans l'église, dont la première partie est un fenil, on voit encore quelques pilastres



Paysannes de la Vallée du Glandoue

savamment ouvragés. Dans la vigne, qui remplit les lieux où jadis officiaient les chanoines, on voit les restes du clocher, l'emplacement de l'autel, une vieille sacristie qui sert de cave, et, sur la droite, la pioche a révélé l'existence d'un caveau qui était sans doute le tombeau des abbés. C'est tout ce qui reste de la collégiale de St-Marcel-de-la-Chambre, qui fut si longtemps en lutte avec les évêques de Maurienne.

2me JOURNÉE.

La vallée du Glandon et Cuines.

Nous terminons ce premier jour d'excursions en allant souper et coucher à l'Ecu de France, et le lendemain, nous sommes sur pied de bonne heure pour traverser la vallée et nous rendre à Saint-Etienne et à Sainte-Marie-de-Cuines. D'ici, le coup d'œil sur le col de la Magdeleine et ses abords est vraiment admirable ; mais, au-dessus de Sainte-Marie, où l'on trouve des mines de plomb argentifère, nous allons visiter les ruines de ce vieux château à la façade majestueuse, où naquit et vécut la puissante maison de Cuines. C'est à l'entrée de la vallée du Glandon que, le 12 mars 1598, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, remporta sur le célèbre Créqui, commandant des troupes françaises, la décisive victoire de Cuines, qui, terminant la guerre des Alpes, força Henri IV à signer le traité de Vervins.

Le costume des femmes, dans la vallée du Glandon, est fort original. Il se compose d'une jupe courte d'étoffe noire ou bleue, sur laquelle est fixée vers le bas une

bande circulaire bleue ou verte. Au-dessus, vient une haute ceinture-corset d'étoffe rouge, avec de petites chaînettes de cuivre et des dessins parfois très-bizarres. Une chemisette recouverte d'un mouchoir ou fichu de couleur voyante, une grande croix d'argent sur la poitrine, des pendants d'oreilles et de grosses bagues du même métal, avec une coiffe à larges ailes, que remplace parfois un grand chapeau de paille, complètent un costume qui fait un effet très-singulier au milieu de la verdure des prés, au moment de la fenaison.

Le chemin de fer va maintenant nous emporter jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne ; nous en avons fini avec la Basse-Maurienne, plus curieuse pour l'historien que pour le touriste, et nous entrons, par le défilé de Pontamafrey, à la base du Grand-Coin, dans la Maurienne proprement dite, où la situation va changer. De Pontamafrey à Hermillon, nous passons au pied de la montagne de Rocheray, célèbre par ses gisements minéralogiques ; bientôt, l'horizon s'élargit de nouveau, et nous sommes à la station de Saint-Jean-de-Maurienne.

Saint-Jean-de-Maurienne. — Sa situation. — Son histoire.

La ville est bâtie sur une hauteur qui domine la plaine, à l'issue du bassin du torrent de Bon-Rieux qui descend de Fontcouverte et des pentes de l'Ouglion. En face, au nord, on remarque les vignobles renommés d'Hermillon, au pied du col du Châtelard, troisième passage conduisant en Tarentaise, entre le Grand-Coin et la Pointe du Vallon. Un peu en amont de Saint-Jean, l'Arc reçoit l'Arvant qui descend de la vallée d'Arves, que nous irons visiter dans quelques instants.

La capitale de la Maurienne s'appela d'abord simplement Maurienna, et elle ne devint St-Jean-de-Maurienne que quand Gontran, roi de Bourgogne, secondant la piété de sainte Tygre, y eut fait bâtir, en 565, la cathédrale qui fut dédiée à saint Jean. Siége de la puissance temporelle des évêques de Maurienne, Saint-Jean subit naturellement les mêmes vicissitudes que le reste de cette vallée, durant les guerres fréquentes dont elle fut le théâtre. Les principaux événements qui signalèrent son histoire sont : la suppression temporaire de l'évêché de Maurienne, réuni par l'empereur Conrad le Salique au diocèse de Turin, de 1038 à 1045; la révolte des Arvains, qui en chassa l'évêque en 1327, et la terrible inondation de 1439, où le Bon-Rieux infligea à la ville des dévastations dont elle porte encore les marques. Jadis enrichie par le mouvement incessant des voyageurs du Mont-Cenis, elle l'est encore par le développement que le chemin de fer a donné aux inépuisables mines de gypse qui l'avoisinent.

Nous allons d'abord visiter l'église cathédrale, fameuse par son ciborium si magnifiquement sculpté, sa merveilleuse galerie des stalles et le tombeau du bienheureux Ayrald, de l'ordre des Chartreux, dont l'admirable fresque vient seulement d'être exhumée. Il faudrait plus d'un jour pour détailler toutes les curiosités de cette vieille cathédrale; nous jetons un coup d'œil sur le beau cloître y attenant tout tapissé d'armoiries, sur l'évêché qui lui fait face, sur le grand et vieux clocher isolé de son église, et nous revenons à l'autre extrémité de Saint-Jean, examiner, sur la principale place, la statue en bronze du docteur Fodéré, le père de la médecine légale.

Le musée Vulliermet.

Tous les voyageurs peuvent admirer ces monuments, mais je vous réserve ici, Messieurs, une vraie surprise, en vous faisant pénétrer dans le musée de M. Vulliermet. Cette précieuse collection, œuvre d'un chercheur érudit et infatigable, est un monument peut-être unique dans son genre, élevé à l'histoire de la Maurienne. Pour la rassembler, il a fallu une persévérance et une habileté sans égales, la patience du chasseur s'enquérant des œuvres d'art que pouvait renfermer chaque village, des découvertes qui étaient faites en tous lieux, et ne plai gnant ni son temps, ni sa peine, ni son argent, pour obtenir des paysans la cession des objets d'art qu'ils avaient conservés.

Dans le vestibule, vous voyez déjà quelques statues en bois grossièrement travaillé et des armes appendues au mur ; mais, quand la porte du sanctuaire est ouverte, c'est un véritable éblouissement : l'immense pièce dans laquelle on pénètre est littéralement encombrée, il y reste à peine de petits sentiers pour le visiteur, et il y aurait là de quoi garnir amplement un beau musée de province. Voici d'abord de grands bahuts en bois sculpté, des coffres bizarres, des tables aux pieds curieusement fouillés. Tout cela donnerait déjà un suffisant aliment à la curiosité de l'observateur ; cependant, ce n'est que l'étalage, la charpente en quelque sorte du musée Vulliermet. Ici, chaque meuble a son utilité et sa destination. Ce bahut contient une fort belle collection de haches de pierres polies ; cet autre est consacré

aux souvenirs de l'époque du bronze, épingles, bracelets, haches, etc., etc.; dans celui-ci est un médaillier à faire pâmer un numismate; celui-là est rempli de gravures; ce dernier renferme des émaux, camées, sceaux et pierres gravées dont notre hôte est devenu possesseur. Puis, voici de grandes statues de bois, œuvres des artistes de la Haute-Maurienne; des cadres en bois travaillé à jour entourant de vieilles et curieuses peintures; des armures de chevaliers et guerriers anciens, ramassées sur les nombreux champs de bataille de la Maurienne. Dans ce coin, est un entassement de piques, d'épées, de hallebardes, à armer toute une compagnie de reîtres; leurs salades, casques et morions sont accrochés à la muraille. Devant la fenêtre, nous voyons des armes de sauvages, des souvenirs du Japon, rapportés par des voyageurs mauriennais, auprès des gros boulets de pierre que lançait le fort de Charbonnières. Au plafond, sont pendus des lustres en verre de Venise, retrouvés intacts, malgré leur fragilité, dans des masures de montagnards; puis, sur les tables du milieu, des manuscrits gothiques aux naïves enluminures, des missels des copistes du moyen âge, quelques elzévirs, et, sur les tablettes, sur les saillies quelconques, une profusion inouïe, un luxe sans pareil de bibelots de toute espèce qu'il faudrait plusieurs jours pour admirer et décrire.

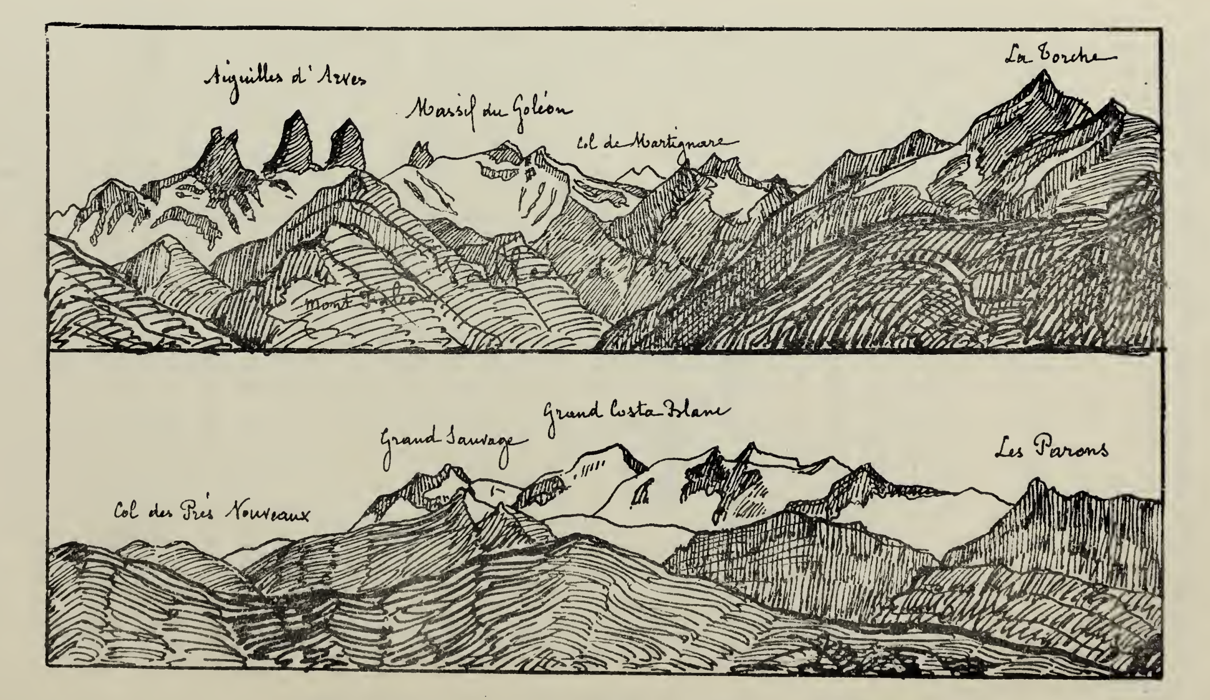
Espérons qu'après l'excellent homme qui a réuni cette collection sans rivale en Maurienne et qui la montre si complaisamment à ses visiteurs, il se trouvera quelqu'un pour la conserver, et qu'elle ne sera pas dispersée et détruite aux quatre vents des enchères.

Avant de quitter Saint-Jean-de-Maurienne, nous ne pouvons nous abstenir d'aller visiter dans la montagne

la magnifique vallée d'Arves, un des plus beaux vallons alpestres de cette région, et cette promenade va occuper notre après-midi.

Excursion à la vallée d'Arves.

A l'hôtel Saint-Georges, où nous sommes descendus, on nous fournit facilement des mulets, et nous voilà sortant de Saint-Jean par la montante rue du Collége; nous passons devant la sous-préfecture, l'hôtel de ville, bâtiments modernes, le collége, ancien couvent, et, à mesure que nous nous éloignons du centre de la ville, la chaussée surélevée et les maisons presque enterrées nous marquent les dernières traces des terribles inondations du Bon-Rieux. Nous traversons ce torrent sur un beau pont et nous nous élevons auprès d'une vieille tour, dite la tour de Marius, dont le nom nous apporte un argument important pour notre étymologie préférée de la Maurienne. Dépassant à chaque instant, au milieu de paysages charmants, des exploitations de gypse, nous arrivons, par une pente constante jusqu'à Fontcouverte, petit village coquettement posé sur un éperon de l'Ouglion. La route muletière redescend un peu pour passer en dessous de Villarembert, puis elle décrit des lacets dans la combe et va s'élever sur la gauche dans les forêts sombres qui couvrent les flancs du Mont-Charvin. Nous sortons de la forêt, la pente devient plus rapide. Nous traversons un terrain gypseux, puis nous gravissons des pentes d'ardoises, où nous voyons çà et là de grands poteaux semblables à ceux du télégraphe, destinés à indiquer pendant l'hiver le tracé du seul che-



Panorama du Col d'Arves (1754m)

min qui relie encore la populeuse vallée d'Arves à la plaine. Enfin, quatre heures après avoir quitté Saint-Jean-de-Maurienne, nous arrivons sur le col d'Arves, ouvert à 1754 mètres de hauteur entre la Pointe de l'Ouglion et le Mont-Charvin.

Le col d'Arves. — Son panorama.

Nous nous arrêtons un instant pour admirer un coup d'œil vraiment merveilleux. En face de nous, l'énorme masse des Trois Aiguilles d'Arves (Trois Ellions) attire l'œil et s'impose au regard : leur forme, leur couleur, leur proximité, tout contribue à en faire le sujet capital du tableau. Dans leur maligne irrévérence, les Arvains appellent ces trois pointes, qui les poursuivent partout, la Tête-de-Chat ou Petit-Jean, Gros-Jean et Jean-Jean [1]. Plus à l'Ouest et séparées d'elles par le col Lombard, viennent le Bec de Grenier, les Trois Aiguilles de la Sausse et la resplendissante Aiguille de Goléon. Voici les cols de Martignare et des Prés-Nouveaux qui

---

[1] Selon M. Vulliermet, les Aiguilles d'Arves constituaient une sorte de monument religieux pour les habitants des époques préhistoriques. Ces trois immenses cônes avaient groupé autour d'eux une nombreuse population et avaient donné leur nom à une grande région. Les anciens tombeaux que l'on y a trouvé tout à l'entour, dans les communes des Arves, de Montrond, d'Albiez, de Valloires, etc., présentaient tous ce caractère : que les pieds des corps étaient toujours dirigés vers les Aiguilles.— La région des Aiguilles d'Arves a été très-fertile en découvertes préhistoriques : objets en silex ou en os, bronzes, sépultures, poteries, etc., presque tous déposés au musée Vulliermet (Note de M. Bonnet).

conduisent en Oisans, à la Grave et au Freney; puis, ce géant couvert de neige, c'est le Grand Etendard des Rousses, le Grand Costa Blanc, comme l'on dit ici, précédé du Grand Sauvage, et dont la pente descend, par la Cochette et les Parons, jusqu'au col de la Croix de Fer, où va bientôt passer la route de l'Oisans. Ramenés au premier plan, nos yeux contemplent la riante vallée d'Arves, avec ses deux principaux villages : Saint-Sorlin et Saint-Jean-d'Arves, à nos pieds.

Au col de la Croix de Fer, que nous n'avons pas le temps de visiter, on voit encore les restes des retranchements élevés en 1597 par les soldats du duc de Savoie, contre les armées de Lesdiguières, qui s'en empara après un brillant combat, et, bousculant ses adversaires à travers cette vallée d'Arves, les poursuivit jusqu'au Mont-Cenis, et s'empara à Lanslebourg des approvisionnements et des armes qu'ils y avaient rassemblés.

A l'autre extrémité du panorama, à l'Est des Aiguilles d'Arves, s'ouvre un col difficile, appelé par les gens du pays col de la Combe du Pis, et, plus justement, col des Pics par M. Elie de Beaumont. Dans la gorge qui s'ouvre derrière ce col, on remarque une chaussée composée de larges dalles, ouvrage évidemment dû aux Romains, reste peut-être d'une de leurs voies militaires, et que les habitants attribuent généralement aux Sarrasins dont les déprédations fréquentes au IXe et Xe siècles ont laissé un souvenir vivace dans le pays.

Situation, usages et costumes de la vallée d'Arves.

En un quart d'heure de descente dans la vallée d'Arves, nous arrivons à son chef-lieu, c'est-à-dire au hameau de



Montagnardes
de la vallée d'Arves

la Tour de St-Jean-d'Arves, composé de deux maisons, de l'église, du presbytère, de l'auberge et de la caserne de gendarmerie. C'est là que se tiennent d'importantes foires de mulets et de bestiaux.

Le costume des femmes de la vallée d'Arves est un peu analogue, avec des couleurs moins tranchées, à celui des femmes de la vallée des Villards. Ici, la jupe est généralement bleue avec une bande noire. La haute ceinture-corset est noire, bleue ou verte, et on se sert généralement pour la faire de ces morceaux de drap dits tête de pièce, qui ne sont pas utilisés, parce qu'ils portent en broderie le nom du fabricant, celui du lieu de fabrication et le numéro de la pièce. On est ainsi tout étonné de lire au dos des femmes de la vallée d'Arves une sorte de numéro d'ordre et un nom de ville manufacturière, tel que Sedan, Elbœuf ou Louviers. La coiffe a des ailes moins larges qu'aux Villards, et se réduit pour certaines à un simple bonnet à barbe. Les ornements, d'or ou d'argent, suivant la fortune (croix, cœur, pendants d'oreilles et anneaux), sont les mêmes. Le tout se surmonte d'un ample chapeau de paille, et l'on voit les Arvaines, aussi habiles écuyères que bonnes tricoteuses, venir par les chemins, à califourchon sur leurs mulets, en tricotant leurs bas de laine noire.

Les hommes avaient aussi un costume original qui tend à disparaître et qu'on ne voit guère plus qu'aux vieillards. Il se composait de la culotte courte, des bas de laine et d'un petit habit à courtes basques carrées, fait en un drap blanc cousu avec des fils de couleur. Un gilet croisé ou ouvert à la Marat, un chapeau dur de forme basse et à larges bords complétaient ce costume qu'on ne rencontre plus guère que les jours de foire ou

les dimanches. Les femmes sont restées jusqu'à présent beaucoup plus attachées que les hommes à leur costume national, et, dès leur plus bas âge, elles revêtent leurs petites filles d'un ajustement semblable au leur, ce qui fait qu'au milieu d'un groupe d'enfants, on se croirait dans le pays de Lilliput.

Nous pourrions visiter, à Entraigues et à Saint-Sorlin, de vieilles églises et, dans cette dernière, un assez beau tableau ; nous pourrions examiner, près d'Entraigues, d'immenses gisements de tuf, avec de délicates empreintes de feuilles et de végétaux, ou des fragments du bizarre conglomérat des Aiguilles d'Arves, mais, la route qui suivra l'Arvant n'étant pas achevée, il nous faudrait trop de temps pour revenir par Montrond et les terrasses des Albiez (jadis Harbi), et devant redescendre par où nous sommes montés, nous n'avons que le temps d'aller voir, à quelques pas de l'auberge, la terrasse où s'élevait jadis le château des évêques de Maurienne.

Histoire de la vallée d'Arves.

C'est une curieuse histoire que celle du soulèvement des Arvains, et les anciens du village, et à leur défaut Claude Genoud [1], nous la raconteront bien.

Les Arves furent un des premiers fiefs des évêques de Maurienne, quand ils devinrent princes temporels. Mais les fiers et hardis Arvains, qui paraissent avoir une autre origine que celle du reste des habitants de la Mau-

---

[1] Histoire de la Savoie.

rienne, supportaient impatiemment les exactions des officiers épiscopaux. Fatigués de voir leur vallée être le théâtre des guerres continuelles que se faisaient les dauphins de Viennois et les comtes de Maurienne, irrités par de scandaleuses concussions, ils avaient, dès 1322, commencé à remuer et à se plaindre. Il est vraisemblable que des agents secrets du comte Edouard de Maurienne les excitèrent ; toujours est-il qu'en 1326 un vaste complot se trama dans l'ombre. La redevance seigneuriale, pour laquelle les fiers Arvains éprouvaient le plus de répugnance, était le droit de cuissage, traduit sans doute à cette époque en une contribution pécuniaire. Pour donner plus de force et de cohésion à la résistance, vingt mariages se célèbrent en un jour dans la vallée ; quand les officiers épiscopaux se présentent, le soulèvement éclate. Ils sont repoussés par une populace en furie qui vient bientôt mettre le siége devant le château fort de St-Jean-d'Arves, où l'évêque Aimon II se trouvait précisément avec son frère aîné, Jean d'Urtières. La défense s'organise en vain ! L'évêque, ses chanoines et ses hommes d'armes n'ont que le temps de s'enfuir ; le château est pris et livré aux flammes avec l'église et toutes ses dépendances. Pendant qu'une partie des vainqueurs poursuit l'évêque, obligé, comme nous le savons, de se réfugier à Randens, l'autre partie détruit de fond en comble le château, dont l'emplacement n'est bientôt plus indiqué que par ses douves à moitié comblées. A la suite du traité de 1327 et de l'intervention d'Edouard de Maurienne, les Arves rentrèrent dans l'obéissance, mais l'évêque ne put jamais se rebâtir un château au milieu de ces remuants montagnards.

Notre promenade dans la vallée d'Arves est terminée,

et nous n'avons plus qu'à revenir par le même chemin à St-Jean-de-Maurienne.

3e JOURNÉE.

La vallée de Valloires.

A 9 heures du matin, nous regagnons la gare, et le monstre noir au souffle puissant nous emporte pour la dernière fois au travers de la Maurienne. Nous entrons dans d'étroits corridors formés par les roches à pic du schiste ardoisier ou du grès houiller, qui atteint en ce point des épaisseurs vraiment effrayantes. Des grèves désolées, couvertes de galets, s'étendant à côté de la voie, indiquent les dernières dévastations de l'Arc, qui s'irrite d'être ainsi resserré. Voici, à droite, un sombre défilé d'où tombe une cascade ; c'est l'issue de la vallée de Valloires, à laquelle la route est obligée d'accéder par une gorge latérale, et qui conduit dans le Briançonnais par le col du Galibier; c'est aussi un point de départ pour l'ascension des redoutables Aiguilles d'Arves. La tradition prétend que la *Vallée des brebis* (Vallis ovium, Valovium) fut colonisée par des Chrétiens de la campagne de Rome fuyant les persécutions de Néron. Elle faisait partie du pays des Garocelles, et dut être ravagée par d'immenses incendies de forêts, car on trouve dans toutes ses tourbières du charbon et des arbres à demi-calcinés. Elle fut, elle aussi, le théâtre de nombreux combats pendant les guerres du moyen âge et de la Révolution ; sa population, considérablement diminuée, est essentiellement marchande et émigre tous les hivers.

St-Michel-de-Maurienne.

Nous arrivons à St-Michel-de-Maurienne, qui fut pendant longtemps la tête de ligne du chemin de fer de Savoie. La pente devient de plus en plus forte; nous nous sommes déjà élevés de 200 mètres depuis Saint-Jean-de-Maurienne, et les énormes machines à forte traction que l'on a attachées au train, font entendre de sourds mugissements, indices de leurs efforts. Nous entrons sur une partie de la ligne dont le tracé a été encore plus difficile : la voie est, jusqu'à Modane, toute en tunnels, en tranchées, en ponts ou en viaducs; nous n'aurons plus que de rares échappées sur une gorge sauvage toute garnie de sapins, et au fond de laquelle l'Arc se brise en écumant. Le défilé se resserre encore, et, jusqu'à Modane, c'est-à-dire jusqu'à la Haute-Maurienne, il n'y a plus ni plaine ni plateau.

A St-Michel, gros bourg sur l'Arc, rien n'attire notre attention; il est au pied du Col des Encombres, au Nord, l'un des plus importants passages qui conduisent en Tarentaise, entre le Grand Perron et le Bonnet du Prêtre. Ce col a une grande importance orographique, car il sépare la chaîne de la Maurienne proprement dite, ou des Encombres, des montagnes de la Haute-Maurienne et des glaciers des Allues et de la Vanoise. C'est une coupure naturelle, quoique encore fort élevée (2400 m.), dans cette longue arête qui court entre la Maurienne et la Tarentaise. Au Sud, s'ouvre en face de St-Michel la vallée de Valmeinier, fameuse par ses gisements de plomb

argentifère; elle conduit au Mont-Thabor, et de là en Italie ou dans le Briançonnais.

A la Praz, nous sommes resserrés entre la Pointe Rénod au nord, dernier pic du massif des Allues, et la Crête des Sarrasins au sud. Les mélèzes arrivent jusqu'à la voie. Enfin, nous touchons à Fourneaux, à la gare de Modane, et nous y terminons la première partie, la plus commode de notre excursion; nous entrons dans la Haute-Maurienne.

Modane et Fourneaux. — La Haute-Maurienne.

Autour de nous, se voient encore d'immenses bâtiments qui servirent à l'installation et au matériel des travaux du tunnel des Alpes. Mais si le travail pouvait être curieux à visiter pendant que s'accomplissait cette œuvre capitale, aujourd'hui ce serait une duperie que de gravir jusqu'à cet orifice qui s'ouvre là-haut, à cent mètres au-dessus de nos têtes; nous n'y verrions qu'une entrée de tunnel comme les autres : la dimension de l'œuvre n'est pas sensible à ses abords, et, tout à l'heure, les tronçons informes de voie montante, derniers restes du chemin de fer Fell, nous paraîtront bien plus émouvants que l'entrée de ce long corridor souterrain par lequel s'échangent les richesses de la France et de l'Italie.

Fourneaux et Modane sont situés à 1100 mètres d'altitude moyenne, dans une petite plaine assez fertile, et où l'Arc reprend un cours tranquille. Au midi, s'ouvre une gorge qui remonte aussi vers le Mont-Thabor, et qui communique avec l'Italie par le col de Fréjus; on

y a exploité, à Charmaix, des mines de plomb argentifère. Au Nord, s'élève le difficile col de Chavière, qui conduit en Tarentaise, entre l'Aiguille de Polset et l'inaccessible Pointe de l'Echelle. Mais ce n'est pas là un passage fréquenté, et les cols de la Vanoise et de l'Iseran, que nous rencontrerons plus tard, et par lesquels il est sérieusement question de tracer des routes, servent seuls aux transactions entre les deux vallées. A Fourneaux, village tout neuf, rien à examiner ; à Modane, le ***Medulum*** des anciens, ruinée en 1526 par les soldats de François Ier, nous verrons un hôtel-de-ville moderne et prétentieux, et une église d'ordre ionique. dont la voûte est ornée de fresques fort médiocres. A peu de distance du village, on a trouvé un abri sous roche, sorte de cabane primitive contenant des couteaux en silex, du charbon, et le squelette d'une tête de *cervus elaphus*. Les couteaux ont été déposés au musée Vulliermet.

Je ne vous proposerai pas d'aller, à deux heures dans la montagne, visiter la chapelle de Notre-Dame-du-Charmaix, lieu de pèlerinage fameux dans toute la Maurienne : elle ne présente rien de curieux. Maintenant que le chemin de fer ne peut nous emmener plus loin, nous n'avons qu'à nous occuper de nous procurer un véhicule qui nous transporte jusqu'à Lanslebourg, au pied du Mont-Cenis, où s'arrête pour le moment la route carrossable.

Avrieux et le fort de Lesseillon.

Au sortir de Modane, la route s'élève par une pente assez forte et constante jusqu'à la terrasse de Villarodin.

En face de nous, de l'autre côté de l'Arc, on voit un petit village aux pauvres masures, auquel on ne penserait jamais que se rattache un grand souvenir historique. C'est cependant dans ce petit village d'Avrieux, anciennement Aprios ou Brios, que mourut, le 6 octobre 877, l'empereur carlovingien Charles-le-Chauve, au retour de sa seconde expédition en Italie.

Un nouveau détour de la route, et les terrasses des deux côtés de l'Arc disparaissent. Le torrent coule au fond d'un gouffre à pic formé par les montagnes qui semblent se rejoindre, et, sur le flanc septentrional de la gorge, apparaissent les murailles du fort de l'Esseillon, à côté de la cascade de St-Benoît.

Ce fort, qui était jadis bien plus important, se composait de quatre forts distincts qui, reliés les uns aux autres, allaient de la route à la cime de la montagne. C'étaient, sur la route, le fort Victor-Emmanuel ; un peu plus en avant, le fort Charles-Félix, puis le fort Charles-Albert, et enfin le fort Marie-Christine, au sommet de l'escarpement. Ils avaient été construits en 1815 contre la France. Depuis que l'annexion nous les a donnés, on a fait sauter le fort Charles-Félix, sous le spécieux prétexte qu'il était tourné contre la France, et on n'entretient plus que le fort Victor-Emmanuel, laissant les autres tomber en ruines. Une sorte de petite redoute qui touche la route, est reliée à la forteresse par une passerelle au-dessus de l'Arc.

Derrière le fort, nous apercevons des terrains cultivés et des maisons ; c'est le village d'Aussois, situé au pied du col de ce nom, conduisant en Tarentaise, entre la Pointe de Rosoire et la Roche Chavière, improprement appelée Chevrière par la carte de l'Etat-Major. Sur la

droite, nous voyons se dresser les noirs escarpements de la Dent Parrachée, toute plaquée de glaciers, l'une des plus hautes et des plus dangereuses pointes de ce massif (3712 m.). Le paysage qui nous environne devient de plus en plus grandiose ; nous ne sommes plus enserrés entre des contreforts avancés, nous sommes maintenant au cœur de la montagne. A notre droite, les forêts qui descendent du col de Pelouse arrivent jusqu'à la route ; à gauche, après le torrent écumeux et les terres qui l'avoisinent, nous commençons à découvrir les sommets neigeux de la Vanoise et les pentes qui y conduisent.

On a trouvé à Aussois les restes d'un camp gaulois. Divers autres indices ont amené M. Revel, architecte à Chambéry, à penser qu'Aussois serait l'*Oscellum* des Commentaires de César.

Bramans. — Saint-Pierre-d'Extravache.

Nous allons nous arrêter quelques instants à Bramans, pour laisser souffler le cheval. Dans l'ancienne capitale des Bramovices, l'une des peuplades autochtones de la Maurienne, rien n'est digne d'attirer notre attention, et nous n'avons malheureusement pas le temps, en nous élevant sur le chemin des cols du Petit Mont-Cenis, d'Ambin et du Clapier, vers une région aujourd'hui déserte et peu connue, d'aller visiter les ruines de la curieuse église de Saint-Pierre-d'Extravache. Mais la complaisance de M. le curé de Bramans vient combler cette lacune, et voici les détails qu'il nous donne :

Cette église, située dans la forêt, à 1679 mètres d'altitude, est la plus ancienne de la Savoie. La tradition en

fait remonter la fondation à l'apôtre saint Pierre lui-même, au temps de la persécution de Néron. Son nom bizarre vient du latin *Extra viam*, en dehors de la route, car elle se trouve près de la route du Petit Mont-Cenis, le passage alors le plus fréquenté de cette partie des Alpes. Pendant longtemps elle a été le chef-lieu d'une petite paroisse d'été qui a disparu vers la fin du siècle dernier. Aujourd'hui, l'église, ruinée pendant les guerres de la Révolution, n'est plus que l'ombre d'elle-même : le clocher tombe et le prieuré est détruit. Cependant on distingue encore, derrière l'autel, des peintures à fresque représentant les douze apôtres, et on lit sur les murs les noms des prieurs enterrés dans l'église.

On espère toujours qu'une intelligente restauration viendra empêcher la disparition complète de ce monument, intéressant à tant de titres.

Nous quittons Bramans et nous continuons à remonter la gorge de la Haute-Maurienne, qui s'élargit ici sensiblement. Le paysage n'est plus aussi pittoresque que tout à l'heure ; nous traversons un sol gypseux qui, en plusieurs points, s'est laissé profondément corroder par les torrents ; les ravins sont profonds et encaissés ; la roche blanchâtre apparaît souvent, et plusieurs exploitations de gypse, ainsi que des charrettes chargées de sacs de plâtre circulant sur la route, nous indiquent de suite que c'est là une des principales ressources du pays.

L'Arc, dont depuis Fourneaux nous remontions la rive gauche souvent à de grandes hauteurs au-dessus de ses flots bouillonnants, se trouve subitement au niveau de la route qui le traverse et le côtoie dès lors au plus près, lui servant généralement de digue.

Mais la vallée, qui continue à remonter directement

vers le Nord, semble devoir bientôt prendre une pente bien rapide, et on se demande comment la route pourra remonter cette gorge au fond de laquelle on aperçoit les glaciers d'Entre deux Eaux et de la Grande Motte. C'est que nous arrivons à Termignon, et qu'ici la vallée de l'Arc et notre route qui la suit, font un coude très-brusque vers l'Est. En approchant, nous distinguons sur la droite la faille par laquelle nous allons passer, et cette vallée qui remonte au nord, jadis fameuse par ses mines d'argent, est celle d'Entre deux Eaux qui conduit au col fréquenté de la Vanoise, l'un des principaux passages qui fassent communiquer la Maurienne et la Tarentaise. Une route en projet reliera bientôt, par ce col de 2527 mètres, Termignon, situé à 1280 m. d'altitude, à Pralognan en Tarentaise, où la route commence à 1430 mètres.

Termignon.

A Termignon (*Inter amnium fluctus*), nous nous trouvons au confluent de l'Arc et du torrent de la Vanoise, appelé aussi le Doron ou l'Aisse, et dont les fureurs causent parfois des ravages dont le pont, quelques maisons basses du village et les champs d'alentour portent encore des traces éloquentes. Nous sommes ici environnés de glaciers, et Termignon est un point de départ cher aux Alpinistes pour les ascensions de la Dent Parrachée, du Dôme de l'Arpont, du Dôme de Chasseforêt, des glaciers de la Vanoise, de la Leisse et de la Rocheure. Les maisons du village sont basses et couvertes en ardoises ou en essandoles; le costume des

femmes, fort original et se rapprochant un peu, quoique avec des teintes plus sombres, de celui que nous avons observé dans la vallée du Glandon et dans la vallée d'Arves, annonce que l'on commence à s'éloigner des centres actifs de la civilisation. Cependant, un panonceau de notaire témoigne que l'esprit de chicane est encore loin d'avoir perdu son empire.

En sortant de Termignon, la route s'élève par deux rampes assez rapides, puis elle s'enfonce brusquement à l'Est, dans la direction de Lanslebourg, que l'on aperçoit bientôt au bout d'un ruban de 4 kilomètres. En approchant de Lanslebourg, on voit, en se retournant, les magnifiques escarpements de la Dent Parrachée, dont on a suivi la base, tandis qu'en avant on remarque les glaciers de la Pointe de Ronce, et plus loin ceux de Chalanson.

Lanslebourg et le Col du Mont-Cenis.

A Lanslebourg (autrefois Lanebourg, et même l'Anebourg), où nous entrons dans le pays des Garocelles, on sent partout une impression pénible : on dirait une ruine moderne, un cadavre encore palpitant. C'est qu'il y a peu d'années, cette rue était animée d'un mouvement incessant : voitures de poste, diligences, charrettes, encombraient la route ; voyageurs, postillons et muletiers s'entassaient dans le village ; c'était le canal obligé du transit entre la France et l'Italie. Quel bon temps pour les hôteliers et pour toutes les industries qui vivent de l'étranger ! Lanslebourg était alors riche et peuplé ! Quel contraste aujourd'hui ! Depuis l'ouverture du tunnel des

Alpes, le silence et le calme, le calme de la solitude et de la mort, planent sur Lanslebourg ; le village endormi ne voit plus passer que de rares rouliers et les touristes peu nombreux qui se lancent à l'assaut des pics encore vierges de la Haute-Maurienne.

A l'hôtel Valloires, le seul qui soit demeuré ouvert, en amont du village, se terminent la route et notre troisième journée. Nous ne trouverons ici à remarquer que les prix de l'hôtel, une assez jolie église moderne et le poste de douaniers, avec deux anciennes casernes à longues meurtrières, aussi abandonnées que les tronçons mutilés du chemin de fer Fell, qui, pareil à un énorme serpent, suivait les détours de la route remontant vers le Col du Mont-Cenis.

C'est une chose singulière que ce passage, le plus bas et le plus commode des Alpes Graies, ait été si longtemps délaissé et presque inconnu. Les Romains préférèrent tracer par le Petit Saint-Bernard et par le Mont Genèvre leurs voies militaires, et c'est à peine si quelques légions passèrent par le Mont-Cenis, au temps de Marius et de Pompée. Nul ne songe à y emplacer le passage si controversé d'Annibal, et ce n'est qu'en l'an 312 de notre ère que Constantin y fit passer une petite armée. Dans leurs guerres contre les Lombards, Pepin le Bref, Charlemagne en 773, et leurs descendants y passèrent plusieurs fois ; c'est au fils de Charlemagne qu'est due la fondation de l'hospice. A la fin du XVIIe siècle, Catinat en fit élargir le chemin pour le transport de ses canons, et la route actuelle a été tracée par les ordres de Napoléon Ier.

4me JOURNÉE.

Lanslevillard et la chapelle de Saint-Sébastien.

Il faut maintenant nous procurer des mulets et nous préparer à une journée un peu fatigante, mais dans laquelle les majestueux et imposants spectacles de la haute montagne vont à l'envi défiler sous nos yeux.

En sortant de Lanslebourg, on quitte la route carrossable qui traverse l'Arc pour s'élever en lacets sur les flancs du Mont-Cenis, et on suit la route muletière qui remonte la rive droite du torrent, au travers de terrains d'alluvion. Bientôt on passe sur la rive gauche, on s'élève au milieu de prairies marécageuses, et, en approchant de Lanslevillard, on arrive à la chapelle de Saint-Sébastien.

Cette antique chapelle vient d'être mise à l'abri d'une ruine complète, grâce à d'intelligents travaux de restauration qu'ont facilités des subsides accordés par le Conseil général et par l'Académie de Savoie, sur les conclusions de M. de Jussieu, le savant inspecteur des monuments historiques. De même qu'un assez grand nombre d'autres chapelles de la Haute-Maurienne, ce monument est surtout remarquable par les peintures à fresque qui le décorent, dues au pinceau de quelques artistes mauriennais du moyen âge.

« Ces peintures, dit M. de Jussieu, qui décorent trois » côtés de la nef, retracent, avec des détails souvent » curieux d'exécution, les principaux épisodes de la vie » de Jésus-Christ et de celle de saint Sébastien. Le » mur Sud est entièrement consacré à saint Sébastien,

» sauf un tableau représentant un homme de Lansle-
» villard (Sébastien Turbil), agenouillé devant son saint
» patron et tenant une escarcelle ouverte. On voit, un
» peu plus loin, l'ange de la mort qui lance des flèches
» empoisonnées, et un médecin armé d'un instrument
» tranchant, qui semble enlever des parties gangrenées
» aux malades qui l'entourent, ce qui prouverait que
» ces peintures sont une sorte d'*ex-voto,* à la suite d'une
» peste qui aurait désolé le pays (probablement celle
» de 1629).

» Ces tableaux paraissent moins anciens que ceux qui
» ornent les deux autres murailles. On ne trouve qu'une
» date, celle de MVCXVIII ; mais nous sommes fondés à
» croire que les tableaux de la vie de Jésus-Christ sont
» de 1518.

» Ces fresques, ainsi que celles du même genre et de
» la même école qui décorent un assez grand nombre
» d'autres chapelles du pays, ne sont pas signées. Ce
» n'est qu'à St-Philippe-de-Lanslebourg que l'on trouve,
» dans la bordure d'une fenêtre, la signature du pein-
» tre Amabertus Bramanensis. »

L'église d'Avrieux est ornée d'une fresque représentant les sept péchés capitaux ; mais nous aurons à revenir sur ce point, en examinant dans quelques heures la chapelle de Saint-Antoine, à Bessans.

A peu de distance de cette curieuse chapelle, nous traversons Lanslevillard (1480 m.), divisé en deux parties par le cours de l'Arc, sur la rive droite duquel nous repassons, et nous abordons aussitôt la montée du Col de la Magdeleine.

Nous traversons des terrasses fertiles, toutes cultivées en blé, et dont les champs présentent une grande éten-

due. Nous sommes en plein paysage alpestre ; les cultures qui nous environnent sont bordées de bois rabougris, et, à droite, de l'autre côté de l'Arc, d'immenses forêts tapissent la base du Mont-Cenis et de la Pointe de Ronce. Un air plus frais annonce l'approche des glaciers, et dans le fond, nous apercevons les crêtes aiguës de la Pointe de Charbonnel, la plus haute cime de la région (3760 m.), et les neiges de l'Albaron.

Le Col de la Magdeleine et la vallée de Bessans.

Au Col de la Magdeleine (1765 m.), nous sommes au sommet d'un monticule de débris qui coupe transversalement la gorge et qui paraît avoir été le barrage d'un ancien lac, à travers lequel l'Arc se serait frayé un passage. Nous y retrouvons un tronçon inachevé de la route qui doit aller jusqu'à Bonneval, et de là en Tarentaise par le Col d'Iseran. A partir de ce point, la nature change d'aspect, et le paysage devient celui des hauts plateaux alpestres. Les forêts ne sont plus représentées que par une mince lisière de bois vers l'entrée de la gorge du Ribon. Sur la gauche, des escarpements roussâtres, tapissés de maigres pâturages, descendent jusqu'à la plaine, et celle-ci, quoique assez vaste et assez fertile, ne présente plus qu'une pauvre végétation. Plus de terrasses accidentées ; l'Arc serpente paisiblement à travers une vallée unie qui paraît avoir été jadis occupée par un lac ou par un glacier. Dans le fond, les rochers de la Pointe d'Audagne et les glaciers de l'Albaron semblent fermer le passage.

Nos montures cheminent facilement sur ce terrain

égal. Nous rencontrons les gens du pays se rendant à leurs travaux, à cheval sur leurs ânes ou leurs mulets, seul moyen de locomotion dans ce pays reculé ; les femmes montent bravement à califourchon et emportent avec elles la charrue ou la herse dont elles vont égratigner leurs champs. En deux heures, de Lanslebourg nous arrivons à Bessans (1725 m.)

Bessans, sa situation et ses coutumes. — La chapelle de Saint-Antoine.

Placé, par sa position spéciale, à l'écart pour ainsi dire du reste du monde et formant comme une colonie à part dans la Maurienne, Bessans, avec son histoire mouvementée, demande une place toute particulière dans cette rapide étude.

Nous y entrons en traversant le vieux pont sur l'Arc, à la pile centrale surmontée d'une petite chapelle, et tout d'abord nous sommes frappés de l'originalité du costume et du type de ses habitants.

Les Bessanais ont la mine fière et un peu anguleuse ; ils portent un chapeau pointu dans le genre de celui des Transtévérins, avec une large boucle d'acier et une ganse de velours ou de clinquant ; leur cravate, nouée à la Colin, est toujours rouge ou verte, excepté lorsqu'ils sont en deuil. Un habit court, à petites basques, orné de larges boutons de métal ; un gilet de couleur éclatante et tout constellé de boutons jaunes, avec des galons rouges ; des culottes ouvertes, de gros bas de laine et des souliers découverts, complètent leur costume, avec un petit manteau qu'ils portent à l'espagnole. Leurs

enfants portent exactement le même costume, ce qui les fait ressembler à de petits vieux.

Les femmes sont vives, allègres et d'une propreté méticuleuse ; une coiffe de laine ou de soie, noire ou marron, ornée d'une auréole de dentelles noires, souvent surmontée d'un large chapeau noir, se développe autour de leur visage un peu brun comme celui des Espagnoles. Un mouchoir ou fichu couvre leur poitrine; au cou des femmes se balance une large croix d'or ou de clinquant; celles des filles sont petites ou en argent. Leur robe est courte, et souvent d'une belle étoffe. Elles portent aussi la haute ceinture-corset de toutes les Mauriennaises. Il y a chez les jeunes Bessanaises je ne sais quoi de méridional, d'énergiquement accentué dans le regard, qui les fait ressembler aux senoritas de l'Andalousie [1]. On est allé jusqu'à vouloir reconnaître dans cette race, évidemment différente des autres peuples de la Maurienne, les descendants d'une colonie arabe qui s'y serait fixée à la suite des incursions sarrasines.

Le Bessanais est doué d'un esprit commercial et aventureux; beaucoup s'expatrient et vont gagner au loin une fortune qu'ils continuent d'accroître dens leur pays par un commerce constant avec l'Italie. Leur instruction est en général supérieure à celle de la moyenne des habitants des campagnes, et leur langue forme, dans les patois de la Maurienne, une langue à part, plus sonore, plus douce, plus méridionale en un mot, qui ne laisse pas que d'avoir quelques monuments littéraires; ceux-

---

[1] Les *Noëls de Bessans,* par Florimond Truchet (Extrait des Bulletins de la Société d'histoire et d'archéologie de St-Jean-de-Maurienne.

ci ont été rassemblés et publiés par M. Florimond Truchet, sous le nom de *Noëls de Bessans*.

De Bessans sont sortis plusieurs artistes sculpteurs sur bois qui enrichissaient les églises de leurs produits, et notamment Clapier, qui vivait au siècle dernier, et était né au hameau de l'Incendiaire, dans la vallée d'Avérole. Dans ces maisons que le danger des avalanches et les froids de l'hiver empêchent de s'élever audessus du sol, et dont l'aspect extérieur est assez misérable, on trouve fréquemment des cadres savamment fouillés, des coffres et des bahuts sculptés, et aujourd'hui encore, plusieurs Bessanais occupent les loisirs de l'hiver à sculpter des joujoux de bois. C'est à Bessans qu'est né le docteur Fodéré, l'une des gloires de la Maurienne.

Les archives de ce pays curieux ayant disparu, il est difficile de reconstituer son histoire. On sait seulement qu'au Moyen Age les Bessanais dépendaient de la riche abbaye de St-Michel-de-la-Cluze en Piémont, et qu'en 1319 les abbés leur avaient conféré des franchises dont leurs syndics obtinrent, en 1567, la confirmation du duc de Savoie Emmanuel-Philibert.

Bessans est au pied des contreforts de la Pointe de Charbonnel qui le domine à l'Est, tandis qu'au Nord-Ouest se dresse la curieuse montagne dite Les Croix de Dom Jean-Maurice. Au Sud-Est, s'ouvre le vallon de Ribon, remontant vers le fameux belvéder de Rochemelon.

Au milieu de ses grands pics et de ses glaciers, au sein de son berceau de verdure, Bessans, dominé par sa blanche église, présente un cachet particulier de poésie douce et mélancolique. On y respire le calme,

on s'y croirait bien loin du monde bruyant, et l'uniforme du facteur rural et des douaniers vient seul vous rappeler à la réalité et à la civilisation. Aux environs de Bessans, on signale au Chapeau Blanc une mine de cuivre, et, vers le Col de la Mulatière, des gisements de cobalt bleu.

Traversons ce village populeux dont beaucoup de maisons présentent des restes de peintures murales, et montons jusqu'à l'église, située en arrière, sur une sorte de plateau qui domine le village d'une vingtaine de mètres. Le plafond du porche fermé est orné de trois bas-reliefs; ceux de chaque côté représentent les Sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction ; celui du milieu rappelle le miracle du Corpus Domini, dont la légende nous est ainsi racontée par le curé :

« Un voleur s'était emparé d'un saint-ciboire, et » l'avait caché au milieu de provisions, dans un sac que » portait son mulet. Il allait ainsi échapper à tout » soupçon, quand, en passant devant une église, le » mulet s'arrête et s'agenouille, refusant de continuer » sa route, malgré les coups de bâton de son maître. Le » curé s'approche et s'enquiert, et aussitôt la sainte » hostie s'échappe du sac, vole en l'air et vient se re» poser entre les doigts du prêtre, trahissant ainsi le » voleur et son stratagème. »

Le grand autel en marbre blanc, des autels latéraux consacrés à la Madone des Roses et à la Madone des Anges, des peintures murales modernes, n'offrent rien de remarquable; mais le véritable monument de Bessans, malheureusement tout délabré et qui ne sera bientôt plus qu'une ruine, est la chapelle de Saint-Antoine, à côté de l'église. Nous allons l'examiner en détail.

Sous le porche orienté au Nord-Ouest, on remarque d'abord une grande fresque représentant les sept péchés capitaux et les vertus cardinales et théologales ; une légende gothique accompagne chaque personnage symbolique. On voit encore, malgré les dégâts que les intempéries ont faits à cette fresque, les limbes, l'orgueil, la luxure, l'envie, la paresse, la charité, la chasteté, la générosité et la patience. Sur le côté, saint Antoine est représenté en évêque, à côté d'un chevalier, avec la date problématique de 1590. Dans la chapelle, entièrement tapissée de fresques, les peintures étaient divisées en deux parties. Celles de la nef, plus anciennes et empreintes de cette foi naïve du moyen âge, un peu rudimentaires comme dessin et comme coloris, mais assez bien conservées, représentent, en 39 tableaux encore parfaitement distincts, la vie et la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Celles du chœur, qui paraissent bien plus récentes, étaient consacrées à la vie de saint Antoine. Malheureusement, le toit de cette partie du vaisseau est tombé, et la neige, la pluie et l'humidité ont eu raison des peintures ; on n'y distingue plus que trois tableaux : Saint Antoine visitant saint Paul au désert, lorsque le corbeau leur apporte du pain ; saint Antoine bénissant les troupeaux, et la mort de saint Antoine.

Il est extrêmement regrettable que la fabrique et la commune de Bessans, pourtant riches, n'aient pas cru devoir entretenir ce curieux monument, dont il ne restera bientôt plus que le souvenir.

Enfin, on nous raconte qu'il a été fait, à deux reprises, à Bessans, des découvertes préhistoriques. En 1840 environ, dans un champ de seigle, sur la rive droite de l'Arc et tout près du pont, on a trouvé deux squelettes,

un d'homme et un de femme, couchés dans des cercueils d'ardoises ; tous deux avaient des pendants d'oreilles en or, et la femme avait un anneau de même métal au doigt. — En 1874, en défonçant une autre partie du même champ, on a mis au jour deux autres cercueils d'ardoises, renfermant, l'un, le corps d'un homme adulte, et l'autre, celui d'un enfant de douze ans environ. Les habitants qui ont fait ces découvertes auraient remarqué que la tête de ces squelettes était basse, déprimée et assez allongée en avant.

Marbre de Bessans.

En sortant de Bessans, on passe devant deux petites chapelles ornées de mauvaises peintures et de bizarres cadrans solaires, un, notamment, avec cette fatidique inscription : Vieillesse, regarde ta dernière heure ! Puis le chemin continue de remonter par une pente insensible la plaine et le cours de l'Arc.

A l'entrée de la vallée d'Avérole, qui s'ouvre à l'Est parallèlement à celle du Ribon, de l'autre côté de la Pointe de Charbonnel, dont on voit les effrayants glaciers presque surplombants au-dessus de vos têtes, on laisse à droite le chemin des cols d'Arnès et de l'Autaret, passages difficiles de la chaîne frontière, et où une opinion, au moins singulière, a voulu emplacer le passage d'Annibal à travers les Alpes (1). En face du hameau de

(1) Voir l'*Alpinista de Turin,* année 1874, nos 3 et 5, articles de MM. Bertetti et Covino.

Villaron, on passe devant la chapelle de Notre-Dame de Grâce, souvenir et petite reproduction du temple de la *Consolata* de Turin ; bientôt l'on entre dans une région particulièrement intéressante pour le minéralogiste. La vallée est ici tracée dans une énorme assise de cette belle pierre verte que la science nomme Serpentine, et que l'architecture appelle Marbre de Bessans, précisément à cause de ce gisement où elle se présente en si grande abondance et où elle est d'une si facile extraction.

Les escarpements de droite et de gauche, contreforts de la Pointe d'Audagne et de celle de Méan-Martin, un monticule qui se dresse au milieu de la plaine, tout est ici formé de cette belle pierre dont les fragments bornent la route. L'exploitation fut jadis très-active, et nombre d'églises, parmi lesquelles je vous rappellerai notamment la cathédrale de Chambéry, sont ornées de ce marbre vert satiné; les difficultés et le coût du transport l'ont suspendue, mais l'achèvement prochain de la route jusqu'à Bonneval lui donnera un nouvel essor.

La vallée de Bonneval.

La gorge, qui à partir de Bessans avait repris sa direction vers le Nord, semble devoir se terminer en cul-de-sac devant des pentes herbeuses qui ferment l'horizon ; mais encore quelques pas, et la route et la vallée font un nouveau détour vers l'Est. Voici Bonneval, au pied d'un maigre bouquet de bois, et l'œil peut suivre le cours de l'Arc jusqu'aux immenses glaciers de Mulinet et de la Levanna qui lui donnent naissance sur la frontière de l'Italie.

Au détour de la gorge, nous voyons jaillir de notre rocher serpentineux une abondante source ferrugineuse qui abandonne à l'air des flocons de protoxyde de fer; puis nous trouvons un très-beau pont sur l'Arc, nouveau jalon de la route ; nous allons passer le torrent un peu plus haut, sur un pont plus rustique, et, une heure et demie après avoir quitté Bessans, nous faisons notre entrée à Bonneval.

Bonneval et le Mont Iseran.

Bonneval, la dernière et la plus haute commune de la Maurienne, est un pauvre village adossé aux pentes du Col d'Iseran, qui le garantissent contre les vents du Nord. Il est situé à 1835 m. d'altitude, à peu de distance des glaciers de l'Arc, vers lequel il détache pourtant encore le hameau perpétuel de l'Ecot (2040 m.), et le hameau d'été de Lechans (2590 m.), ou mieux l'Echange, d'après la carte italienne, car c'est là que les contrebandiers piémontais et savoyards échangeaient leurs ballots. Pauvre vie que celle de ces malheureux montagnards, souvent retranchés du reste du monde pendant de longs mois d'hiver ! Depuis le Col de la Magdeleine, en effet, la gorge est extrêmement propice aux avalanches, et tout au long du chemin vous avez remarqué ces tristes croix de bois si fréquentes, qui indiquent la place où un pauvre Bessanais est mort de froid pendant l'hiver, surpris par la tourmente, souvent à quelques pas seulement de son habitation. Le village lui-même aurait été, suivant la tradition, écrasé par l'éboulement d'un contrefort des pentes de l'Iseran, et l'ancien village se trouverait enseveli sous ce chaos

de rocs que l'on remarque en amont et que contourne le chemin de l'Ecot.

Les observations que nous avons faites à Bessans, sur le costume et l'allure générale des habitants, se rapportent aussi à Bonneval, sauf que l'habit des hommes est plus fréquemment de drap blanc, comme dans la vallée d'Arves, cousu avec du fil de couleurs tranchées.

En entrant à Bonneval par la rue du Pont, nous passons auprès d'une chapelle, élevée, comme nous l'apprend une inscription latine, par Jean Lenta, notaire à Bonneval, et réparée en 1697 par son fils, capitaine des gardes du roi à Turin.

Ce pays si reculé a pourtant été, lui aussi, troublé par le bruit des batailles, et on garde le souvenir d'un combat qui se serait livré, au temps des Romains (?), au Plan de la Trona, du côté de l'Ecot, où l'on aurait encore trouvé des armes et des épées.

Chez Culet, aubergiste et ancien chasseur de chamois, le conseiller et, pour ainsi dire, le Dictionnaire de tous les Alpinistes qui viennent explorer ces cimes inconnues, nous allons reprendre des forces, et, tout en déjeunant, nous pourrons obtenir de notre hôte quelques renseignements sur cette région qui a pendant si longtemps égaré tous les géographes.

Ouvrons une carte quelconque de la Savoie, même la belle carte de l'Etat-Major italien, et nous y verrons que Bonneval est assis au pied du Mont Iseran, gigantesque montagne de 4045 mètres de hauteur, située à la fois en Maurienne, en Tarentaise et en Italie, puisqu'elle est le nœud où la chaîne de la Vanoise se soude à la chaîne frontière, et des flancs de laquelle descen-

dent l'Arc, l'Isère, l'Orco et la Stura. C'est la description qu'en donnent plusieurs ouvrages estimés de géographie, tels que ceux d'Elisée Reclus et de Théophile Lavallée; enfin, des travaux importants et consciencieux de géographie militaire italienne vont jusqu'à en fournir le dessin, la latitude et la longitude, en variant toutefois sur ce point, et en le confondant, tantôt avec la Levanna, tantôt avec la Galise, tantôt même avec le Grand Paradis (1).

Eh bien! quelles erreurs faut-il croire impossibles à l'esprit humain? On est certain aujourd'hui, et vous pouvez déjà le voir au point où nous en sommes arrivés, que tout cela n'est qu'une illusion, un préjugé, une erreur, en un mot, que tous les cartographes et géographes se sont mutuellement copiés. Il fallut venir jusqu'en 1862 pour qu'un membre de l'Alpine-Club constatât et vérifiât l'erreur, et la signalât au monde civilisé, La première carte un peu exacte de ces régions, fut la carte dressée et publiée par sir Nichols, en 1863. Et ceci ne se passait pas, comme vous pourriez le croire à l'entendre, au cœur de l'Amérique ou dans le pays de Zanzibar, mais bien sur la frontière de l'Italie et de la France!

La carte de l'Etat-Major français, qui est arrivée à peu près à l'exactitude, nous montre que la chaîne secondaire de la Vanoise, après la dépression du Col d'Iseran, se relève et va, par une série de pics appelés l'Aiguille Pers, la Roche Noire, l'Aiguille Rousse et la Pointe des Bouquetins, se relier à la chaîne frontière au Nord de

---

(1) *Le Mont-Iseran,* par M. le général Borson. (*Annuaire* du Club Alpin français, année 1874).



Edelweiss ou Étoile des Glaciers.

(Gnaphalium léontopodium.)

la Levanna, entre la cime du Carro et la Pointe de la Galise, par un col triple que j'ai le premier reconnu et traversé, et que j'ai appelé le Col des Bouquetins. De chaque côté de cette chaîne s'étendent, entre elle et la chaîne frontière, d'immenses bassins glaciaires qui donnent naissance, l'un à l'Isère, et l'autre à l'Arc; nous pouvons voir d'ici la plus grande partie de ce dernier.

Quant aux rivières italiennes l'Orco, la Stura et la Doire, elles coulent, de l'autre côté de la haute muraille qui forme ici la frontière presque infranchissable, dans des bassins séparés, et sans présenter ce caractère de concordance que les anciens errements imposaient aux écoulements du fabuleux Mont Iseran.

Le vallon de la Lenta et le Col d'Iseran.

Nous voici maintenant en route pour franchir ce fameux col d'Iseran et retomber en Tarentaise. Ce n'est pas sans un vif désir d'aller jeter un coup d'œil de plus près sur ce beau glacier des sources de l'Arc, et sur l'immense ogive bleue qui donne passage au torrent; mais ce serait trop exiger de nos montures, et c'est déjà bien assez que de nous faire hisser sur la rude pente de prairies que le chemin gravit en zigzags en sortant de Bonneval.

A mesure que l'on s'élève, on voit s'agrandir le panorama dont on jouit sur les montagnes de la Haute-Maurienne. Bientôt on a fini de remonter la paroi le long de laquelle le torrent de l'Iseran se précipite en rapides écumeux, et l'on entre dans le vallon de la Lenta. C'est à ce moment qu'en se retournant, on jouit du plus beau point de vue.

A gauche, au-dessus de la gorge de l'Arc, s'étendent les immenses glaciers du Mulinet et du Grand Méan, faisant suite à celui des sources de l'Arc. Au-dessus de cette plaine blanche, on distingue la Pointe de Bessans, la cime de Chalanson et celle de l'Albaron, avec l'entrée du Col de Séa et une partie des pentes de la fameuse Ciamarella. Plus à droite, au-dessus de la Pointe d'Audagne, on aperçoit la crête de Charbonnel et les pentes de la Pointe de Ronce. Dans le lointain, au-dessus de la vallée de Bessans, on voit les montagnes du massif du Mont-Cenis et du Thabor. A droite, les Croix de Dom Jean-Maurice ferment l'horizon.

Le vallon de la Lenta, situé à 2350 mètres d'altitude moyenne, avec ses prairies marécageuses, parsemées de chalets et surmontées de rochers ocreux, avec le torrent de l'Iseran qui l'anime, est par excellence l'image du vallon alpestre, et, au moment de la récolte des foins, il fournit à l'œil un tableau très-animé.

On y traverse la combe et on s'élève, par quelques grands lacets, sur sa rive gauche, en se dirigeant au Nord, vers la gorge d'où vient le ruisseau en cascades superposées entre deux contreforts escarpés. Dès l'entrée de ce défilé, le paysage prend cet aspect triste et mélancolique qui est le caractère propre de cette région alpine, intermédiaire entre le pâturage et le glacier. Les pentes de prairies que nous avons traversées depuis Bonneval fournissent au botaniste une mine inépuisable. Nous y cueillons notamment le fameux *Edelweiss*, l'Etoile des glaciers, désigné par les savants sous le nom barbare de *Gnaphalium leontopodium*, et la belle *Viola cenisia*. Les éboulis dans lesquels nous allons entrer, riches d'ailleurs en cristaux de roche et en épidotes, sont la

patrie préférée de ce myosotis nain (*Eritrichium nanum*) qui hante spécialement les hauts pics.

Au fond de ce défilé, les restes d'une avalanche couvrent toujours le torrent et servent de passage pour le traverser, lorsqu'une de ses colères du printemps a détruit le pont de pierre que l'on trouve à l'entrée de la vallée supérieure.

Après nous être encore élevés d'une centaine de mètres dans ce défilé, nous passons sur la rive droite du ruisseau, et nous découpons maintenant le flanc gauche du vallon supérieur. Nous cheminons au travers d'éboulis parsemés d'une herbe rare et courte ; au Sud-Ouest, un plateau neigeux conduirait au Col des Fours et à l'Ouille de la Jave ; à l'Ouest, après un pâturage à moutons sur les bords du ruisseau, s'élève un monticule rocheux et désolé ; au fond, au Nord, s'étend le glacier du Grand Pissaillas, qui va au Col et à l'Aiguille Pers.

Enfin, une sorte de gorge s'accentue sur la gauche, dans la paroi que nous suivons en diagonale ; nous la remontons, et, trois heures et demie après avoir quitté Bonneval, nous sommes à 2769 mètres d'altitude, sur le Col du Mont-Iseran, ou plus simplement sur le Col d'Iseran.

Malgré son élévation considérable, ce col est certainement le plus fréquenté de ceux qui font communiquer la Tarentaise avec la Maurienne, et son heureuse orientation, sa large échancrure et les pentes douces qui y donnent accès de chaque côté, le rendent facilement praticable. Pendant l'hiver, des convois de mulets le traversent à certains intervalles, et le sentier est jalonné à sa partie supérieure, surtout sur le versant de Taren-

taise, par des pyramides en pierres dans lesquelles sont ménagés des réduits où un homme peut se blottir et trouver contre la tourmente un abri momentané.

Au Nord du Col,. des pentes de débris et de névés conduisent au Signal du Mont Iseran, élevé de 3241 m., seul reste matériel de ce beau Mont Iseran de 4045 mètres des cartes italiennes. Au sud, l'arête se relève en pente douce jusqu'à l'altitude de 3100 mètres, sommet du glacier des Lessières. A gauche du passage, se trouve un petit oratoire, monument de la piété des montagnards, consacré à saint Barthélemy.

La vue que l'on a du Col est presque nulle. Au Nord-Est, on découvre de l'autre côté de la gorge dans laquelle on va s'enfoncer, et qui est le commencement de la Tarentaise, les contreforts de la Pointe de Bazel et un des sommets de la Sassière.

Au Sud-Ouest, après les cimes du massif, on entrevoit, par l'échappée de la gorge de la Lenta, les Pointes d'Albaron, de Chalanson et de Charbonnel.

Laval de Tignes et les sources de l'Isère [illegible]

LA TARENTAISE.

Laval-de-Tignes. — Situation et coutumes.

Du col d'Iseran, la descente est facile vers Laval-de-Tignes, sur le versant de la Haute-Tarentaise. Une gorge en pente douce, qui court presque directement au Nord, entre la Pointe des Lessières à gauche et la Pointe du Grand Plan, contrefort du Signal d'Iseran, nous amène bientôt sur le flanc de la vallée de l'Isère. Comme nous arrivons à l'issue de cette gorge, notre regard plonge dans un bassin verdoyant où l'œil distingue, après quelques bois de pins, le clocher de Laval-de-Tignes. En face, de tristes éboulis tapissent les pentes du Dôme de la Sassière ; sur la gauche, on voit se profiler la vallée qui descend à Tignes, dominée par les pics du grand Mont Pourri ; à droite, le fond de la vallée de l'Isère présente les pâturages de Saint-Charles et les glaciers de la Galise et de la Pointe de Calabre.

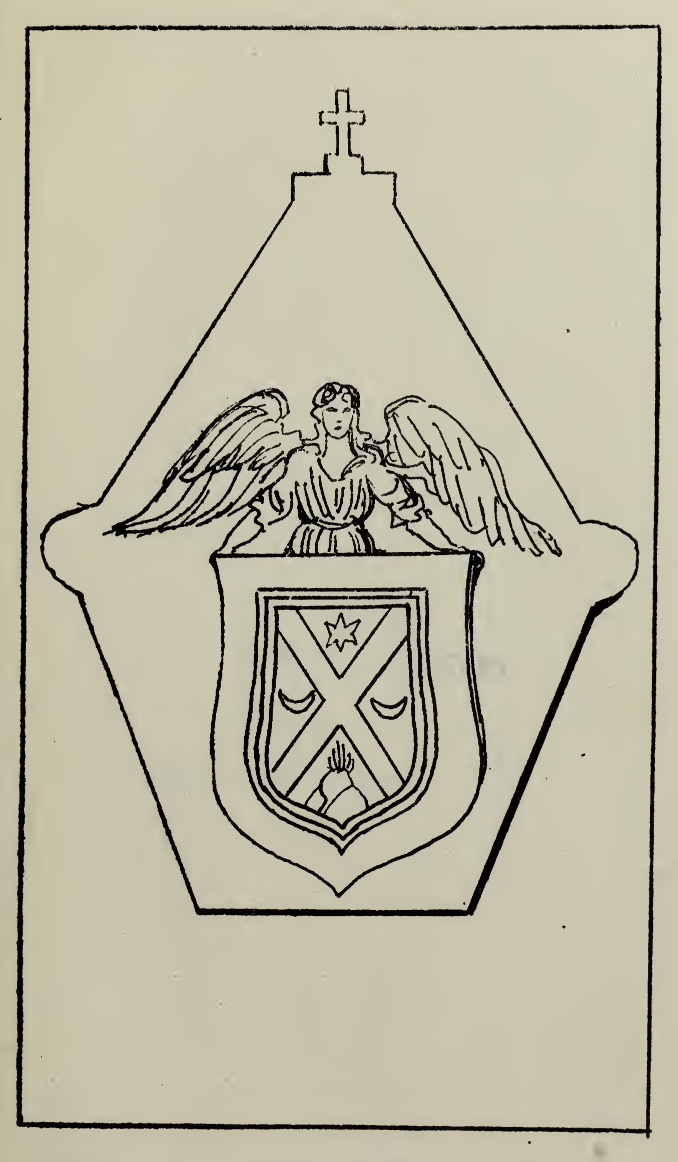
La route fait quelques lacets à travers de gras pâturages, puis elle pénètre dans une forêt clair-semée ; au-dessus de Fornet (1936 m.), le plus haut hameau de la Tarentaise, elle tourne à gauche, et, une heure et demie après avoir quitté le col d'Iseran, au travers d'un riant paysage doucement illuminé par les rayons du soleil couchant qui nous arrive par la gorge du Manchet, nous entrons à Laval-de-Tignes (1849 m.).

L'aspect de la haute vallée de la Tarentaise diffère entièrement de la haute vallée de la Maurienne, et l'on

dirait que la chaîne de la Vanoise et du col d'Iseran forme la ligne de démarcation de deux climats bien tranchés. Tout à l'heure, vous admiriez l'apparence grandiose et majestueuse, mais un peu sauvage et mélancolique de ce vallon roussâtre de Bonneval, dont la nature ressemble tant à celle de notre Oisans. Maintenant, vous vous trouvez dans un paysage gracieux et animé, verdoyant, mais un peu mignard, se rapprochant beaucoup du paysage de la Suisse dont la Haute-Tarentaise est en quelque sorte le prélude. Tout le monde sent et comprend les beautés de cette facile et charmeuse nature, tandis que les tableaux sévères de la Maurienne et de l'Oisans n'émeuvent que le cœur de l'alpiniste.

L'opposition qui existe dans la nature se continue dans les coutumes des habitants. Ici, les maisons sont hautes, bien bâties, avec ces larges avancées qui rappellent le chalet suisse. Le costume original, si tant est qu'il y en ait eu un, a complétement disparu, et tout respire un air d'aisance que l'on ne retrouve pas en Maurienne. A Laval, comme à Bessans, les hommes s'expatrient, mais de préférence vers le Nord de la France, où ils vont se faire cireurs, domestiques, cochers, etc., ou bien vers l'Espagne où certains Tignards ont d'importantes maisons de commerce. L'industrie du pays est la fabrication des fromages bleus persillés, qui, sous le nom de Tignards, sont exportés fort loin.

Nous pourrions facilement coucher ici, dans l'auberge bien suffisante de Bonnevie, mais nous retrouvons la route carrossable, et ce sera un vrai plaisir que de descendre doucement jusqu'à Tignes, qu'il nous faudra à peine une heure et quart pour atteindre. Après avoir



Ecusson trouvé à Laval-de-Tignes
(Tarantaise)



L'Aiguille de la Grande Sassière (3756m.)
vue prise des Chalets du lac de Tignes

repris des forces chez Bonnevie, et humé quelques gouttes d'un généreux vin d'Espagne, rapporté par les émigrés, nous allons visiter l'église, qui n'a de remarquable que son clocher élevé. Mais voici qu'en furetant dans le village, l'un d'entre nous découvre, à côté de l'église, sur la porte d'une maison, un écusson curieusement sculpté : une étoile à six branches, deux croissants et une montagne qui fume y sont logés entre les bras d'une croix, et un ange, les ailes déployées, soutient des deux mains l'écusson. Nous voici aussitôt tous rassemblés. De quelle maison sont-ce là les armes ? Quel est le croisé dont les descendants ont possédé ce fief ? C'était à Jean-Claude et avant lui à Jean-Pierre, nous disent les anciens du village. Le curé, le maire, l'instituteur et même les archives mal conservées de ce peu savant village ne nous en diront pas davantage, et nous sommes obligés de nous remettre en route avec notre curiosité inassouvie.

La vallée de Tignes. — Tignes et ses environs.

Les ombres du soir s'étendent sur la campagne comme nous sortons du village, mais, en nous retournant, nous voyons encore dans le fond les pointes de Bazel et de la Galise et les grands glaciers de la source de l'Isère colorés en rose tendre par les rayons du soleil, se détacher sur un ciel d'un bleu italien. Nous laissons à gauche la gorge profonde de la Colabourdane qui remonte au glacier des Fours, à la Pointe de la Sana et au col de la Rocheure ou des Quecées de Tignes par lequel nous reviendrions à Termignon, et nous parcourons d'un pas allègre le reste du bassin de Laval-de-Tignes

qui présente tous les caractères d'un ancien lac alpestre. Les divers hameaux dont il est parsemé lui donnent une animation particulière : passé celui du Crey, nous laissons encore à gauche une belle gorge de verdure qui conduit au lac de Tignes dont nous parlerons bientôt, puis les rochers se redressent et se rapprochent, la vallée devient une gorge, et nous entrons dans le défilé qui sépare Tignes de Laval-de-Tignes.

Dans ce passage pittoresque, la route est taillée en encorbellement sur la rive droite de l'Isère qui se précipite en bruyantes cascades. Les pins et les mélèzes viennent incliner leurs branches jusque dans l'eau du torrent ; puis, les pentes s'adoucissent, la route nouvelle trace deux lacets au milieu d'une belle forêt de sapins au luxueux tapis de mousse et d'airelles, et l'on débouche dans le vallon de Tignes.

Encore quelques pas et nous entrons dans le village où une bonne auberge va nous offrir un repos mérité.

Tignes (1659 m.), au milieu de son fertile bassin, paraît bien occuper aussi l'emplacement d'un ancien lac ou d'un ancien glacier. La vallée élargie y est de nouveau plate et unie, l'Isère y reprend un cours calme et tranquille et reçoit à droite et à gauche deux affluents, écoulements des lacs de la Sassière et de Tignes. Situé presque entre les deux plus hautes montagnes de la Tarentaise, le Mont Pourri (3788 m.) et l'Aiguille de la Grande Sassière (3756 mètres), notre village, dont les constructions ont un air tout particulier de proprette aisance, voit s'ouvrir à l'Est et à l'Ouest deux vallées montagneuses qui viennent lui apporter plus d'air et d'espace.

Celle de l'Est, d'où descend une magnifique cascade,



La Grande Motte (3663.m)
vue des Châlets du Lac de Tignes.

conduit aux chalets et au lac de la Sassière. C'est le point de départ de la difficile ascension de la Grande Sassière et du dangereux passage du col de Rhèmes ou de la Golette, par lequel on peut descendre en Italie dans le val de ce nom, affluent du Val d'Aoste.

La gorge qui remonte à l'Ouest, plus ouverte et d'un aspect plus riant, est le chemin de ce lac de Tignes tant vanté, dont les eaux bleues rappellent si bien la Suisse. Sur ses bords, chers aux botanistes, s'élève un village d'été, qui a vu se réunir, en 1876, une des premières assemblées du Club alpin français. Au fond de ce charmant paysage, et pour en compléter l'encadrement, se dressent les glaciers et la cîme arrondie de la Grande Motte. Sur la droite, s'ouvre au-dessus du lac, à 2658 mètres, le col fréquenté du Palet, qui conduit dans la magnifique vallée du Doron et de Champagny, au pied des imposants escarpements de la Grande Casse (3861 m.), et rejoint Moutiers par Brides et Salins. La plupart des touristes qui parcourent la Haute-Tarentaise, suivent pour en revenir cet itinéraire enchanteur qui leur montre en un jour les tableaux les plus variés de la nature alpestre.

5me JOURNÉE.

La haute vallée de l'Isère.

Malheureusement la route carrossable qui relie Tignes à Laval-de-Tignes est interrompue entre les Brevières et la Thuile de Sainte-Foy, et nous ne pouvons songer à reprendre la facile locomotion des voitures. Nous nous mettons donc en quête de nouvelles montures, ce qui

n'est pas difficile, car la vallée de Tignes tirant de Bourg-Saint-Maurice la plupart des objets de consommation, un certain nombre de mulets y descend à vide tous les jours ; puis, après une nuit de repos, et rien n'étant à Tignes de nature à fixer notre attention, nous reprenons notre descente le long du cours de l'Isère.

A l'issue du bassin de Tignes, la route repasse sur la rive droite que, dès lors, on ne quitte plus. Il est difficile de trouver une promenade aussi ravissante que cette descente de la Haute-Tarentaise, à côté des flots écumeux de l'Isère qui mugissent parfois à une grande profondeur dans de véritables gouffres. On traverse alternativement des champs cultivés, des bois et de belles forêts, coupés çà et là par des ravins qui forment à côté et en dessous de la route de splendides cascades. De l'autre côté de l'Isère, est un paysage toujours nouveau, qui change à chaque détour du chemin comme un décor d'opéra : tantôt c'est une pente rapide de pâturages propice aux avalanches du printemps, dont le vent suffit à faire des ravages considérables dans la forêt que nous traversons; tantôt ce sont des rocs escarpés, des précipices grandioses ; tantôt un faible essai de culture ; tantôt des bois sauvages, des forêts difficilement accessibles, et au-dessus de tout cela brillent toujours les majestueux glaciers du Mont Pourri, qui montrent parfois une tranche bleue de plus de 100 mètres d'épaisseur, et parfois semblent s'écarter pour laisser apercevoir la tête du colosse ou ses contreforts : le Mont Thuria et l'Aiguille du Saint-Esprit.

La route carrossable s'arrête à Brevières, et alors recommence l'ancienne voie muletière, qui, lorsqu'on n'est ni trop fatigué ni trop pressé d'arriver, n'est qu'un

charme de plus, car on y sent moins l'artifice de la civilisation, et il semble qu'elle nous laisse plus directement en contact avec cette séduisante nature qui charme et qui émeut tout à la fois. La pente n'y est pas uniforme comme dans les routes modernes, parfois on remonte, le plus souvent on descend, et toujours des tableaux ravissants se déroulent devant l'œil du touriste. Dans le fond, nous commençons à apercevoir les montagnes du Petit-Saint-Bernard ; sur cette terrasse élevée, tout contre les glaciers, le clocher de la Gurra se détache sur l'azur comme une flèche dressée contre le ciel ; puis, voici que sur un pont accidenté, nous traversons un sombre gouffre aux rochers noirs et moussus où se brise une cascade éblouissante de blancheur : c'est celle de la Ray ; tandis que tout à l'heure, sur l'autre rive, nous admirions la cascade de la Gurra, mince filet d'eau qui tombe de plus de cent mètres de hauteur et s'éparpille en gouttelettes. Malheureusement, au sein de cette nature si pittoresque, nous rencontrons de temps en temps de pauvres croix qui marquent la place où la sinistre avalanche a prélevé sur ces laborieuses populations son funeste tribut.

Mais tout ici-bas a un terme, et nous touchons à la fin de cet enchantement. Au sortir d'une forêt, nous débouchons dans des terres cultivées, la pente devient moins accentuée, et, trois heures après avoir quitté Tignes, nous arrivons à la Thuile de Sainte-Foy où nous retrouvons la route carrossable, que, dès lors, nous ne quitterons plus.

Sainte-Foy et ses éboulements.

Une demi-heure encore à travers les prairies et les cultures, et nous entrons dans le populeux village de Sainte-Foy (1050 m. d'alt.) où nous allons faire, chez Lempereur, un déjeuner bien mérité. C'est ici le cas de nous occuper en passant de ce phénomène qui a tant fait parler de lui pendant l'année 1877, je veux parler des fameux éboulements de Sainte-Foy. Prenons ce chemin qui monte derrière le village ; en quelques minutes, nous sommes au hameau des Mazures et à l'entrée du vallon du Nant de Saint-Claude. Suivant le sentier qui remonte la rive gauche du torrent, nous arrivons bien vite à un bon poste d'observation. Il y a deux ans, la pente qui nous fait face et qui descend de la Pointe d'Averne et des contreforts du Roc Rouge, était tapissée par une belle forêt de sapins, au bas de laquelle se trouvaient des terres cultivées et quelques maisons dépendant du hameau du Miroir. Aujourd'hui, nous n'y voyons plus qu'un triste et stérile éboulis ; mais nous pouvons à peine nous faire une idée du spectacle que présentait le terrible phénomène, alors qu'il était, aux mois de juin et de juillet 1877, dans toute son effrayante intensité. On voyait, d'instants en instants, vers le sommet de la pente, se détacher de gros blocs qui roulaient sur la déclivité, et, dans leurs bonds de plus en plus allongés, soulevaient un nuage de poussière, détachaient une véritable avalanche de plus petits blocs et de pierres, et venaient s'abîmer dans le fond de la vallée avec un bruit assourdissant. Les éclats

des pierres brisées par le choc remontaient avec beaucoup de force sur le versant opposé, et on n'était pas même en sûreté sur notre sentier. C'est ainsi que la forêt a été rasée, les maisons détruites, les champs couverts, le torrent même comblé en partie, et, pendant plus de deux mois, la vallée ne cessa de répercuter ces grondements semblables à ceux de l'artillerie, et de se couvrir d'une poussière dont la partie la plus ténue, s'élevant comme une fumée, s'apercevait de fort loin des cîmes environnantes. Après avoir ainsi dévasté ce versant du vallon du Nant de Saint-Claude, le phénomène est allé en s'apaisant, les neiges de l'hiver l'ont arrêté, et, depuis le printemps de 1878, il n'y a eu que de rares tassements dans le talus d'éboulements qui s'était ainsi formé.

De nombreuses explications ont été successivement proposées, quelques-unes sans fondement sérieux. Il suffisait, en tous cas, d'être témoin du fait, pour voir qu'il ne s'agissait pas là d'un glissement de terrain ou de la chute d'une masse montagneuse, comme au Granier ou dans la vallée de Goldau. Je me permettrai de vous soumettre une explication fort simple qui m'a paru être la vraie : Tout ce flanc de la montagne était composé d'un terrain meuble et rapporté, moraine, alluvions ou vieil éboulis. Vers l'endroit d'où partaient les blocs, on apercevait de larges taches brunes, irrégulières, qui m'ont fait penser que des sources ou des infiltrations avaient détruit l'équilibre des matériaux de la montagne, et que ces éboulements partiels et successifs, ces sortes d'écroulements, continueraient, comme il y a quelques années à Saint-Ismier, jusqu'à ce que l'éboulis se fût formé un nouveau talus et eût repris un équilibre stable. L'événement a justifié cette explication que

je consignais l'année dernière dans mon rapport au Club alpin, et aujourd'hui que la pente s'est régularisée, l'éboulement a cessé.

De retour à Sainte-Foy, nous allons, en quittant nos montures pour frêter un véhicule quelconque, abandonner notre poétique allure pour en reprendre une plus grave et plus commode à la fois, plus en rapport avec les douceurs de la route et de la civilisation.

De Sainte-Foy, la route descend en deux lacets dans le fond de la vallée, et, dès lors, une grande partie du pittoresque s'évanouit. Ce n'est pas que ces cultures, ces bois de vernes et ces prairies alternant soient dépourvus de tout charme, la Tarentaise n'est jamais banale, mais la vallée est étroite, l'horizon borné. Après les spectacles de la grande montagne que nous avons admirés pendant trois jours, l'esprit se sent ici un peu captif, et l'imagination, comme l'oiseau mis en cage, éprouve le besoin de s'habituer au nouvel aspect de la nature un peu bourgeoise qui frappe maintenant nos regards.

La chaîne frontière et le Petit-Saint-Bernard.

Dans notre char, nous pouvons disserter à l'aise, et c'est le cas de réfléchir à cette longue et formidable chaîne frontière que nous venons de côtoyer et qui, depuis le Mont-Cenis jusqu'au Petit-Saint-Bernard, sur un développement de plus de 85 kilomètres, ne présente aucune brèche inférieure à 2700 mètres, et ne donne qu'en de rares endroits et pendant peu de mois de l'année, un passage difficile aux alpinistes et aux chasseurs de chamois. La partie que nous avons longée aujourd'hui ne présente de passage connu que le col

du Mont, s'ouvrant à 2632 mètres entre le Grand Bec du Mont, au Nord (3218 m.), et les pointes d'Ormelune et d'Archebourg (3282 m.), au Sud, au-dessus de ce vallon du Nant de Saint-Claude que nous avons visité tout à l'heure. Ce col, environné de glaciers, a aussi son histoire, et a été, pendant les guerres de la Révolution, le théâtre de conflits sanglants entre les Français et les Sardes. Le général Moulins y surprit les Piémontais, à la faveur d'un ouragan de neige, et resta maître du passage. Mais une compagnie tout entière s'égara et disparut dans les glaciers. Il y a peu d'années, le glacier, dans sa marche constante, inflexible, rendait ce triste dépôt, et l'on retrouvait, dans sa moraine, des os, des fragments d'armes, des boutons et des pans d'habit encore parfaitement conservés. Les autorités ont fait rendre à ces glorieux débris les honneurs qui leur étaient dus.

Du col de la Galise au Petit-Saint-Bernard, la chaîne se compose des deux grands massifs des Grandes Pareis et de la Sassière, et du Ruitor, reliés par les Aiguilles de Vaudet, du Glacier et d'Ormelune, et envoyant vers le Saint-Bernard les contreforts du Chardonnet et du Belvéder. En face, l'autre versant de la Tarentaise est tout entier formé par le massif du Mont Pourri dont Tignes et Sainte-Foy par Villaroger, sont, avec le Val Pesey, les accès ordinaires.

Nous passons au-dessous du village du Mont-Valézan-sur-Séez, et, un peu avant d'entrer à Séez, nous rejoignons la route nationale du Petit-Saint-Bernard.

Si nous voulions nous détourner de notre route pour monter jusqu'à l'hospice, situé à 2102 mètres d'élévation et fondé par saint Bernard de Menthon, nous pour-

rions visiter sur le col une colonne monolithe, dite colonne de Joux, *columna Jovis*, à laquelle on attribue un origine romaine, et surtout un fort beau cromlech, dit le camp d'Annibal, et composé de 63 pierres brutes disposées suivant un cercle de 73 mètres de diamètre. Un travail fort intéressant de M. Borrel, architecte à Moutiers, a dissipé les obscurités dont ce monument était entouré par la tradition qui veut voir au Petit-Saint-Bernard le point où Annibal traversa les Alpes, et dans les roches gypseuses du Villard-Dessous, la fameuse Roche blanche où il se posta pour protéger sa cavalerie et ses bêtes de somme pendant qu'elles montaient au point culminant du passage.

La voie romaine de la Tarentaise passait au Petit-Saint-Bernard, qui était l'*Alpinis Graja* de la Table de Peutinger. Des fouilles, exécutées sur le col par M. Borrel, lui ont permis de reconnaître, outre les débris de fortifications romaines qui commandaient le passage, les ruines d'un temple de Jupiter, à 20 mètres environ de la colonne de Joux, et celle d'une station ou maison de refuge, un peu au-delà du cromlech.

A Séez (900 m.), village bien bâti et qui respire un air d'aisance, situé sur un mamelon au confluent de la Récluse, torrent du Petit-Saint-Bernard et de l'Isère, nous ne trouvons pas d'autre monument que l'église. Celle-ci ne présente en elle-même rien de bien remarquable, mais nous pouvons y voir la statue de pierre d'un seigneur de la Val d'Isère, découverte en 1838 dans le caveau de l'ancienne chapelle de saint Blaise, aujourd'hui détruite [1].

---

[1] M. Borrel, les *Sépultures de la Tarentaise.*

Bourg-Saint-Maurice.

En quittant Séez, on traverse la Récluse, puis le ruisseau des Glaciers, descendant du col du Bonhomme et des contreforts méridionaux du massif du Mont-Blanc, le Mont Tondu et l'Aiguille de Tré-la-Tête. La vallée s'élargit et prend un air de plaine ; les champs sont plus étendus, les moissons paraissent plus riches ; en deux kilomètres, on atteint la petite ville de Bourg-Saint-Maurice, la capitale et la fin de la Haute-Tarentaise (820 m. d'altitude).

Bourg-Saint-Maurice, qui est plutôt une longue rue qu'une agglomération ordinaire, remonte à une assez haute antiquité, car c'était, suivant une opinion fort accréditée, la deuxième station de la voie romaine en Tarentaise, l'ancien *Bergentrum*, que d'autres commentateurs veulent placer à Bellentre. On remarque, dans les environs, la montagne d'Arbonne, fameuse par ses mines de sel gemme, dont l'exploitation, antérieure au XIVe siècle, était autrefois très-active.

Le costume des femmes de cette partie de la Tarentaise est assez original et ne manque pas d'une certaine élégance. La jupe est moins courte qu'en Maurienne, et, tandis que les paysannes des Arves ou de Bessans portent surtout des étoffes de laine, dites cottingue ou droguet, les femmes des environs de Bourg-Saint-Maurice et de Séez arborent volontiers la soie ou le petit drap les jours de fêtes. Le corsage est ajusté et recouvert d'un fichu ou d'un petit mantelet de soie noire. La coiffure, dite frontière, se relève en bosse de chaque

côté du front, dans le genre de la coiffure dite à la Marie Stuart.

Habitué au mouvement des voyageurs du Petit-Saint-Bernard, Bourg-Saint-Maurice nous offre comme une première étape sur le chemin du confort et de la civilisation. L'hôtellerie Cense nous y sert un dîner presque somptueux, et nous allons trouver, chez Maillet, une bonne voiture qui nous permettra d'achever commodément notre inspection de la Tarentaise.

La Moyenne Tarentaise. — Le Val Pesey et Bellentre.

La vallée fait ici un coude assez brusque et, abandonnant la direction du Nord-Ouest suivie depuis Tignes, elle tourne subitement au Sud-Ouest jusqu'à Moutiers. La route continue à en suivre la rive droite.

Nous passons en face de Landry, petit village caché dans les noyers, à l'origine de la vallée de Pesey, qui remonte vers le Mont Pourri et le col du Palet. Cette vallée de Pesey est connue pour ses mines de plomb sulfuré argentifère, découvertes en 1714 et qu'une compagnie anglaise exploita de 1742 à 1760. Au commencement de ce siècle, le premier empire y avait établi une école pratique des mines. Aujourd'hui, cette exploitation est en souffrance, comme presque toute notre industrie minière.

Au pied de l'important village de Mont-Valézan-sur-Bellentre, nous traversons Bellentre, peut-être l'ancien *Bergentrum*, siége jadis d'un prieuré de Bénédictins de saint André, complétement disparu, et, passant au-dessous de la Côte-d'Aime, nous arrivons au bourg

d'Aime. Sur la droite, s'ouvre une gorge qui communique avec Beaufort par le col du Cormet.

Aime et ses antiquités.

Aime, l'*Axima* des Centrons et de la Table de Peutinger, le *Forum Claudii Neronis* des Romains, est situé au centre d'une région où les vestiges de l'occupation romaine abondent à chaque pas et paraît avoir été, sous ces conquérants du monde, la capitale de la Tarentaise.

Aux Chapelles, à la Côte-d'Aime, à Saint-Sigismond, sur le parcours de la route et de l'ancienne voie romaine d'Aime à Villette et de Villette à Saint-Marcel, on a découvert de nombreux tombeaux romains, dont la description détaillée a été donnée par M. Borrel. Mais, à Aime même, on ne peut faire des fouilles dans le sous-sol sans trouver des restes d'habitations construites par les Romains, ou des débris de leurs ustensiles domestiques. Les inscriptions mises au jour s'élèvent actuellement au chiffre de dix-sept, et nous ne pouvons traverser cette localité sans nous y arrêter quelques instants pour aller visiter l'antique église Saint-Martin, qu'avoisinent les ruines d'un château féodal.

Ce temple, le plus ancien de la Tarentaise, fut, d'après la tradition, consacré, en l'an 427, par saint Jacques l'Assyrien, l'apôtre des Centrons et le premier évêque de la Tarentaise, que saint Honnorat, évêque d'Arles, l'avait envoyé convertir au christianisme. Ce monument présente toutes les dispositions de la basilique antique, et les fouilles qu'y fit opérer M. Borrel ont révélé l'existence de deux anciens édifices, l'un de l'époque ro-

maine, l'autre du IVe ou du Ve siècle, inscrits dans la nef centrale.

A peu de distance d'Aime, devant les rochers du Saut de la Pucelle, vieille légende qui se retrouve partout, nous arrivons à Villette, l'ancien *Brigantio*, où s'exploite un fort beau marbre connu sous le nom de Brèche de Tarentaise et composé de noyaux blancs incrustés dans une pâte lie de vin foncé. On y voit aussi quelques affleurements de houille comme à Aime, à Séez et à Centrons. En cet endroit, on a trouvé, il y a quelques temps, une hache en serpentine polie, auprès d'un tumulus, situé sur le bord de l'ancienne voie romaine.

Centrons et l'ancienne Darentasia. — Les destinées de la Tarentaise.

En dessous de Montgirod, nous apercevons, sur la gauche, entre la route et la rivière, quelques maisons dans une petite plaine : c'est le village de Centrons (*Civitas Centronum*), qui conserve encore le nom des anciens habitants de la vallée, l'un de ces peuples énergiques qui s'opposèrent longtemps à la conquête romaine et qui figurent dans la nomenclature du fameux trophée d'Auguste, élevé à ce prince par le Sénat, en l'an 748 de Rome. Certains auteurs pensent que c'est l'emplacement de l'ancienne *Darentasia*, l'une des stations de la voie romaine qui, devenue capitale du pays sous les premiers évêques, avait donné son nom à la vallée.

Pendant que notre Bucéphale nous emporte sur cette bonne route, au travers d'une nature charmante que le

soleil couchant colore de ses chauds reflets, nous pouvons laisser le champ libre à notre imagination, et la folle du logis nous aura bientôt reconstruit en quelques tableaux rapides l'histoire accidentée de ce pays que nous traversons. Habitée depuis la plus haute antiquité, depuis l'âge de la pierre brute et l'âge du bronze, ainsi que le démontrent les mégalithes du Petit-Saint-Bernard et de Saint-Jean-de-Belleville, et les objets trouvés dans les tumulus des Allues et les tombeaux de Champagny et de Pralognan, la Tarentaise ne nourrissait à cette époque que des populations agricoles, pastorales et paisibles, car, jusqu'à présent, aucune arme n'a été trouvée dans ces anciens vestiges. Puis apparaissent les Romains qui jettent une de leurs voies militaires à travers cette vallée, la parsèment de stations et de postes fortifiés, et lui donnent une animation et un mouvement tout nouveaux. Le Forum Claudii Neronis se peuple et s'agrandit sous l'impulsion de l'empereur Claude, d'élégantes villas se dressent dans les environs de Villette, et quand de riches romains décèdent, çà et là s'élèvent des tombeaux qui reçoivent leurs corps et viennent, après dix-huit siècles, livrer à la postérité curieuse le secret de leur vie domestique. Venu peu à peu de l'Orient et s'étendant rapidement sur le monde qu'il régénère, le christianisme pénètre dans cette vallée reculée et vient consacrer à Axima une ancienne basilique civile, tandis qu'il en élève une autre à Saint-Sigismond. Plus tard, des bandes armées, Normands, Sarrazins ou Hongrois, parcourent et pillent la vallée, et les évêques élèvent, à Saint-Sigismond, à Saint-Marcel, à Moutiers, des fortifications pour se défendre contre eux.

Le Détroit du Sieix et le château de Saint-Jacques.

Mais voici que la vallée se resserre, les rochers se redressent et se rapprochent, et nous entrons dans un tunnel : c'est le Détroit du Ciel ou plus justement du Sieix, ainsi nommé de ce grand roc *(saxum)*, que la voie romaine et l'ancienne route étaient obligés de remonter. De l'autre côté de l'Isère, ici fort encaissée, s'élèvent des pentes rapides de bois taillis et de prairies qui conduisent au belvéder renommé du Mont Jouvet (2563 mètres).

Au sortir du tunnel, nous arrivons à Saint-Marcel, ancienne localité romaine, au pied du roc Pupim, qui la sépare de l'Isère. Sur cette éminence, nous voyons encore les ruines d'une vaste enceinte fortifiée qu'on appelle le château de Saint-Jacques. La construction en remonte, dit M. Borrel, à ce premier évêque de Tarentaise, saint Jacques l'Assyrien, qui l'aurait élevée en 429 pour s'y mettre, lui et les siens, à l'abri des incursions des bandits ou pour défendre l'entrée de son diocèse. Au commencement du XVIIe siècle, ce château fort fut bombardé et rasé par Lesdiguières.

Encore quelques tours de roue et, après avoir dépassé un nouvel étranglement de la vallée, nous arrivons à la nuit tombante à Moutiers.

Moutiers. — Son histoire. — Sa situation. — Brides et Salins.

La capitale de la Tarentaise nous offre, à l'hôtel Vizioz, un excellent gîte, et nous pouvons nous y remettre

à loisir des fatigues de notre course un peu précipitée à travers la montagne. Moutiers *(Monasterium)*, qui n'était d'abord qu'un monastère, ainsi que l'indique son nom, devint le siége des évêques de Tarentaise, après la destruction de la ville de Darantasia, à une époque que l'histoire ne peut préciser. Son importance ayant grandi, la ville fut enceinte de murailles, et son histoire fut, dès lors, étroitement liée à celle de ses évêques dont elle était la forteresse jusqu'à ce qu'en 1333, le duc de Savoie s'en étant emparé, après un siége de quinze jours, en fit raser les murailles et la réduisit dans sa dépendance.

Si la ville elle-même de Moutiers est ainsi d'une fondation relativement récente, la montagne, au pied de laquelle elle est bâtie, si admirablement située pour commander la Basse et la Moyenne Tarentaise, qui viennent s'y joindre par un angle aigu, paraît avoir été occupée de toute antiquité. On y trouve, en effet, sur le couronnement du Mont-Gargan, une ancienne enceinte contenant plusieurs habitations et qui, par la difficulté de son accès, constituait un refuge assuré.

Moutiers (480 m.) s'étend sur les deux rives de l'Isère, à peu de distance de son confluent avec le Doron, et, dans cette partie de la plaine qui avoisine la ville, on voit encore les ruines des bâtiments de graduation où l'on exploitait, surtout pendant le premier Empire, le sel des eaux de Salins.

En remontant le Doron, on rencontre, à peu de distance de Moutiers, les stations thermales de Salins et de Brides, qui se trouvent à l'entrée de ce vaste bassin montagneux dont le Doron réunit tous les écoulements. Six vallées principales ou secondaires se développent d'ici

en éventail, et sillonnent le versant Nord de cet immense cercle de montagnes dont nous faisons le tour depuis la Chambre. C'est d'abord, à gauche, la vallée du Doron de Champagny, qui de Brides remonte par Bozel, Champagny et la Ciserète, jusqu'à ce Col du Palet au-dessus du lac de Tignes, courant entre l'Aiguille du Midi et ses contreforts qui la séparent au Nord de la vallée de l'Isère, et la Grande Casse et ses prolongements au Sud.

Près de Bozel, s'embranche la vallée de Pralognan, qui conduit par une gorge admirablement pittoresque à cette belle station alpestre, et de là aux cols de la Vanoise, d'Aussois et de Chavière qui descendent en Maurienne.

De Brides même, part vers le Sud la vallée des Allues qui prend sa source aux grands glaciers de Gébroulaz et de l'Aiguille de Polset.

Enfin, à Salins même, s'ouvre aussi, vers le Sud, la grande vallée de Belleville, champ fertile pour l'archéologue, qui commence aux grands glaciers de Péclet et de Thorens, et détache elle-même sur la droite deux gorges secondaires, celle des Encombres, qui communique avec la Maurienne par le col de ce nom et le Col du Chatelard, et celle du Nant-Brun, qui aboutit au Cheval Noir et au Grand Coin.

Pour nous faire une idée plus exacte de tout ce vaste cirque, nous pouvons nous élever, au nord de Moutiers, vers ce Mont-Gargan dont nous visiterons en passant l'enceinte, jusqu'au petit village de Planvillard, d'où nous découvrons une belle vue sur toutes les montagnes de la Tarentaise, et où nous pourrons encore examiner un demi-dolmen, autel découvert il y a quelques années par M. Million, vicaire général de Tarentaise.

6me JOURNÉE.

La Basse-Tarentaise. — Briançon.

De retour dans la ville épiscopale, nous nous occupons de nous y procurer un nouveau véhicule, car nous fuyons, bien entendu, la diligence, bonne tout au plus pour les gens pressés et peu curieux, et dont l'allure uniforme ne saurait convenir à notre flânerie. Cette fois, nous commençons notre dernière étape, et notre voiture nous déposera ce soir en gare de Chamousset, d'où la locomotive nous aura bientôt réintégrés dans nos foyers. Jouissons donc de notre dernier jour de vacances, et, après un solide déjeuner et un rapide coup d'œil à la ville, à ses quais et à sa cathédrale, notre équipage s'ébranle, descendant au grand trot la vallée, qui fait ici un nouveau coude aigu et reprend jusqu'à Albertville la direction du Nord-Ouest.

Resserrée jusqu'à Aigueblanche, la vallée de l'Isère s'y élargit pour former un riant bassin que sa fertilité a fait nommer le Jardin de la Tarentaise. Sur la gauche, s'ouvre vers le Sud-Ouest la vallée des Avanchers, qui remonte vers le Col de la Madeleine. A l'entrée de cette vallée, nous remarquons un joli village ; c'est Bellecombe, où M. Borrel (1) a constaté l'existence de tombeaux cubiques présentant tous les caractères des plus anciennes sépultures connues.

---

(1) M. Borrel : *Les Sépultures de la Tarentaise.*

A l'issue de ce bassin, nous arrivons au Pas-de-Briançon, sorte de défilé des plus pittoresques. A l'entrée, dans un site sauvage, à côté des cascades du torrent de la Magdeleine ou des Celliers, se dresse la chapelle de Notre-Dame de Briançon, à laquelle on va en pèlerinage pour faire venir la pluie, et dont la piété naïve des habitants ne met pas en doute la vertu miraculeuse de ressusciter momentanément les enfants morts sans baptème.

Nous passons en face de Pussy, au pied du Mont Bellachat, et bientôt nous apercevons sur la droite, au-dessus de la route, les ruines du château de Briançon. Admirablement situé pour intercepter le passage, ce repaire de nobles bandits a joué un rôle important dans l'histoire de la Tarentaise. Du haut de leur nid d'aigle, les seigneurs de Briançon (*Castrum Brigantinum*) détroussaient les passants et molestaient même vivement les évêques de Moutiers. Le duc de Savoie, Humbert II, appelé par ces derniers vers la fin du XIe siècle, mit fin à ces excès en s'emparant du château et en le faisant raser. Ses successeurs y établirent ensuite un fort qui fut emporté d'assaut par François Ier en 1536, et en 1600 par Henri IV qui le détruisit.

Après une plaine longue et étroite, nous franchissons encore le défilé du Pas-de-Cevins, dominé sur la rive gauche de l'Isère par les ruines d'un ancien château fort, et situé au pied du Col de Bamont qui conduit en Maurienne; puis la vallée s'élargit de nouveau, nous sommes dans une plaine plus vaste, les coteaux s'abaissent, l'horizon s'agrandit, et l'on sent que nous allons sortir des gorges de la Tarentaise.

Nous passons à Tours, près du hameau d'Obline,

l'ancien *Oblimum* de la voie romaine ; la route et la plaine s'infléchissent vers l'Ouest, et, devant Conflans, nous arrivons sur les bords de l'Arly, au confluent de sa vallée avec celle de l'Isère. Nous suivons pendant quelques minutes, en la remontant, la digue de l'Arly, et, après l'avoir traversé sur un beau pont, nous entrons dans la jolie petite ville d'Albertville (350 m.), où se termine la Tarentaise.

Albertville et Conflans. — Sa situation.

Albertville se compose, à proprement parler, de deux bourgades : l'Hôpital, où nous venons d'entrer, la ville basse, et Conflans, la ville haute, séparées seulement par le cours de l'Arly, et réunies sous leur nom moderne par le roi Charles-Albert, en 1845.

L'Hôpital est une ville toute neuve, avec des monuments tout neufs. Conflans, au contraire, bâti en amphithéâtre, remonte à une très-haute antiquité ; sous les Romains, c'était, sous le nom de *Ad Publicanos*, une station de la voie romaine, ainsi nommée du pont a péage qui y traversait l'Arly. Depuis, sa situation au confluent de l'Arly et de l'Isère lui fit donner le nom de Conflans; ville forte au moyen âge, elle fut prise et démantelée en 1536 par François Ier, et en 1600 par le connétable de Lesdiguières.

Nous n'avons à visiter à Albertville qu'une ancienne église romane, abandonnée par le culte, et l'hôtel Million, où nous pourrons nous faire servir un dîner plantureux. Il y a quelques années, je vous aurais proposé l'ascension du Mont, d'où l'on jouit d'un

coup d'œil magnifique sur les vallées de l'Isère, de la Tarentaise, de l'Arly et sur la chaîne des Beauges. Mais, aujourd'hui, le sinistre génie de la guerre en a pris possession : il nous faudrait obtenir une permission, monter, de batteries en batteries, par des rampes savamment ménagées, et arriver au fort qui le couronne. Vu au travers de créneaux et d'embrasures, le plus beau paysage devient importun, et nous sommes forcés de renoncer à cette promenade qui nous eût admirablement fait comprendre la position géographique assez singulière d'Albertville.

Elle était bien nommée Conflans, cette ville qui se trouve au point de rencontre des vallées de la Tarentaise venant du Sud-Est ; de l'Isère, s'écoulant au Sud-Ouest ; de Beaufort, descendant du Nord-Est ; de Faverges, communiquant par le Nord-Ouest avec Annecy, et de Flumet s'en allant au Nord à Chamonix. Que d'excursions charmantes nous pourrions faire dans toutes ces directions, et qu'il faut d'énergie pour rester sourd à l'appel du conducteur, lorsque s'ébranle cette voiture d'Ugines qui nous déposerait sur le chemin de Chamonix par le Col des Aravis, ou nous conduirait à Faverges, sur les bords de ce splendide lac d'Annecy !

L'abbaye de Tamié.

Si nous en avions le temps du moins, nous pourrions, en nous élevant sur les coteaux des Beauges qui dominent Albertville à l'Ouest, aller visiter sur la petite route de Faverges la fameuse abbaye de Tamié. Occupée depuis 1861 par un couvent de Trappistes qui en ont res-

tauré les ruines, cette abbaye, fondée en 1132 par la famille de Chevron-Villette, a joué un grand rôle au moyen âge, et ses abbés ont souvent occupé des postes importants, notamment saint Pierre II qui devint archevêque de Tarentaise. Mais cette excursion demanderait environ cinq heures, et nous sommes, pour cela, trop pressés de rentrer ; aussi reprenons-nous bien vite la grande route qui nous ramène à Chamousset.

Route de Chamousset. — Gilly et Grésy-sur-Isère.

Cette fois, plus de sites pittoresques, plus d'échappées imprévues, nous avons rejoint la large vallée qui est l'origine de celle du Graisivaudan, et nous courons, au Sud-Ouest, sur un long ruban de 22 kilomètres qui suit, la plupart du temps, la digue de l'Isère. De temps en temps, nous apercevons les travaux du futur chemin de fer qui doit depuis si longtemps relier Albertville à Chamousset, sauf à se prolonger peut-être plus tard jusqu'à Moutiers. Nous sommes dans un bassin fertile, au milieu des cultures, et le spectacle de l'horizon nous présente seul encore quelque intérêt.

A gauche, ce sont les contreforts arrondis de la Lanche, du Grand Arc et du Petit Arc, avec ce singulier névé qu'on appelle la Pièce de toile et qui en a tout l'aspect. A droite, ce sont les dentelures et les escarpements du Mont d'Orchair et de la Pointe des Arces. En avant, dans le fond, avant-goût du retour, nous commençons à distinguer le Granier et les montagnes de la Chartreuse.

Nous passons à Gilly, petit village près duquel on a

découvert les ruines d'une ancienne ville romaine, ensevelie en grande partie par les alluvions du Chévène. De nombreuses inscriptions, des antiquités qui se trouvent au musée de Chambéry, ont été mises au jour dans ces environs mais il n'y a rien qui vaille à présent la peine de nous y arrêter.

Voici maintenant le château de Montailleur qui, perché sur un roc élevé, a conservé toute sa physionomie du moyen âge. Sur ce mamelon, à droite, nous laissons le joli petit village de Grésy-sur-Isère, riche aussi en antiquités, et d'où l'on découvre un beau point de vue sur toute la vallée. Puis nous apercevons, sur les pentes de la Dent d'Arcluzaz, Miolans avec les ruines de son château, dont les ducs de Savoie avaient fait en 1523 une prison d'Etat.

Cette route toute droite et sans ombrage nous fait recevoir bien désagréablement le soleil en pleine figure, aussi est-ce avec plaisir que nous approchons du confluent de l'Arc et de l'entrée de la Maurienne, où nous allons retrouver le chemin de fer.

Enfin, nous traversons l'Isère, puis la voie ferrée, et nous voilà de retour à la gare de Chamousset, où nous voyions naguère les omnibus de la Tarentaise. A ce moment, nous nous élancions pleins d'ardeur vers ces montagnes que je vous disais si belles, et nous n'avions pas assez d'yeux pour tout admirer; aujourd'hui, nous revenons, un peu las de nos six jours d'excursion, un peu blasés aussi par tous ces beaux spectacles, et nous n'avons plus autant d'enthousiasme à la vue de cette vallée de l'Isère, moins grandiose que ses sources, mais pourtant encore bien gracieuse.

Retour.

Un adieu et un pourboire à notre conducteur qui nous a vaillamment amenés de Moutiers, et que je soupçonne bien quelque peu de guetter par là un ou deux baigneurs de Brides à ramener, aussi contents que lui de l'aventure, et nous nous jetons dans le train. Et, maintenant, foin des beaux coups d'œil et des jolis couchers de soleil; nous en avons assez vus! Chauffe, mécanicien! Presse ta vapeur, noir fils de Vulcain, et dépose-nous bien vite dans nos foyers! Nous allons enfin nous reposer, mais j'espère que vous aurez gardé de la Maurienne et de la Tarentaise un bon souvenir, et que vous reviendrez quelque jour en faire admirer les beautés à vos amis.

TABLE DES MATIÈRES

QUATRIÈME JOURNÉE.

LA TARENTAISE.

CINQUIÈME JOURNÉE.

SIXIÈME JOURNÉE.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

NOTICE ÉPIGRAPHIQUE

Lorsqu'on remonte dans la nuit des temps et que l'on cherche à reconstituer l'histoire des peuples anciens, surtout de ceux qui n'ont pas laissé de littérature, on est bien vite arrêté par le manque absolu de documents; les traditions se sont perdues, et comme jadis les communications n'étaient pas fréquentes, l'histoire de leurs voisins ne peut fournir que fort peu d'éclaircissements. C'est ainsi que, malgré les recherches auxquelles se sont livrés les plus savants archéologues, l'histoire primitive de la Maurienne et de la Tarentaise est encore loin d'être complètement élucidée. Cependant une science contemporaine, l'épigraphie, née d'hier et justement en faveur, s'attachant à l'interprétation des traces matérielles laissées sur les pierres et les monuments, a déjà, par de judicieux commentaires, fourni sur beaucoup de points des renseignements d'une incontestable précision.

Pendant longtemps, on avait, d'après la leçon ordinairement acceptée des anciens manuscrits, appelé Centrons le peuple qui occupait autrefois la Tarentaise. L'Arc de triomphe de Suze [1], qui énumère les peuplades des Alpes soumises au roi ou préfet Cottius, n'en faisant pas mention, un important élément de con-

---

[1] Voyez *Géographie de la Gaule à l'époque romaine,* par M. Ernest Desjardins, tome Ier.

trôle faisait ainsi défaut, et l'on trouvait une analogie ou un souvenir dans le nom de Centron que porte encore de nos jours un petit village situé entre Aime et Moûtiers.

Mais deux inscriptions mises au jour à Aixme ou Aime, et surtout la fameuse pierre de la Forclaz, près Chamounix, découverte en 1853, ont appris que le véritable nom de ce peuple était Ceutrons (1), et les vérifications soigneusement faites sur les principaux manuscrits ont démontré que telle en était bien la primitive orthographe.

Ce nom, si difficile à établir, est aujourd'hui encore, avec celui de leur capitale *Darantasia* qui, comme Die *(Dea)* chez les Voconces, a plus tard donné son nom à la région, tout ce que nous savons des Ceutrons ; et l'organisation politique de ce peuple, son histoire, la date même de sa conquête par les armes romaines ne nous sont pas parvenues.

---

(1) Voyez *Inscriptions antiques de Vienne,* par Allmer, tome Ier; voir aussi *Le Mont Blanc,* par Charles Durier. — La Pierre de la Forclaz du Prarion indique la limite tracée sous le règne de Vespasien par un légat impérial nommé Cneius Pinarius Cornelius Clemens entre les *Viennenses* et les Ceutrons. Le grand trophée des Alpes, daté de l'an 7 avant notre ère et qui semble avoir dû comprendre la nomenclature de tous les peuples des Alpes soumis à la puissance d'Auguste, ne mentionne pas les Ceutrons, pas plus dans le manuscrit assez incorrect de Pline (liv. III, 24) que dans les fragments découverts à la Turbie, près Monaco, à moins qu'on ne les retrouve dans cette peuplade dite *Acitabones,* qu'on ne voit nulle part ailleurs, et qui, au milieu d'un ordre géographique assez bien respecté, se trouve inscrite entre les *Salassi* (habitants du val d'Aoste) et les *Medulli,* peuple de la Maurienne.

La voie romaine de la Tarentaise, qui était une section de la route de Vienne en Italie par les Alpes Graïes, n'est même pas parfaitement connue, du moins quant à l'emplacement de ses stations. Elle ne remonte cependant pas à une époque bien reculée, car cette voie du Petit-St-Bernard (*Graius Mons*), signalée comme carrossable par les anciens auteurs (Strabon, IV, vi. 7), en opposition avec celle du Grand-St-Bernard (*Penninus* ou *Pœninus Mons*), dite pénible et dangereuse, ne dut être tracée qu'après la défaite des Salasses qui occupaient la vallée d'Aoste et dont la soumission définitive ne date que de l'an 25 avant notre ère.

On connaît aujourd'hui l'emplacement exact de la station du Col, dite *In Alpe Graïâ* [1] par la Table de Peutinger. Mais nous avons vu que la station de *Bergentrum* était fixée, tantôt à Bourg-St-Maurice et tantôt à Bellentre. Pour les autres stations, nous avons adopté la version la plus accréditée. Cependant l'inscription d'Allondaz semblerait indiquer que c'est à Tournon, petit village situé près de Gilly et non à Albertville ou à Conflans, que devrait se fixer l'emplacement de la station *Ad Publicanos*.

---

[1] Il ne faudrait pas vouloir, comme l'ont fait quelques auteurs, trouver dans ce nom d'*Alpes Graiæ* ou parfois à tort *Græcæ* (Alpes Grées ou Grecques) un souvenir de la Grèce qu'il serait difficile de justifier d'une façon sérieuse. L'apparence escarpée et les hauts rochers de cette partie de la chaîne suffisent à expliquer ce nom dont le radical, dérivé du celtique, serait le mot *Crau* ou *Grau*, rochers. (Desjardins, *la Géographie de la Gaule à l'époque romaine*, déjà cité.) — C'est de là peut-être aussi qu'il faudrait faire dériver le véritable nom des peuples de la Haute-Maurienne (Lanslebourg et ses environs) qui serait *Graioceli* et non Garrocelles, comme on l'a le plus souvent écrit.

Cette inscription, rapportée par Allmer dans ses *Inscriptions antiques de Vienne* (tome I), et dont M. l'abbé Ducis donne une interprétation erronée dans les *Mémoires de l'Académie de Savoie* (1), consiste en la dédicace aux Déesses Mères d'un temple construit AD TUR.... (*ad Turnonem*, à Tournon) par un VIL*licus* (préposé) des SOC*iorum* XL*gesimæ* (Publicains) (2). Ce serait donc à Tournon qu'aurait existé le bureau des Publicains.

Mantala aurait été, d'après les commentateurs, Montailleur, St-Pierre-d'Albigny ou St-Jean-de-la-Porte. Mais cette dernière version est combattue par une inscription qui fait de St-Jean-de-la-Porte l'ancienne Voludnia (3).—Pour *Lemincum* même, on est indécis entre Chambéry et le Mont Lémenc.

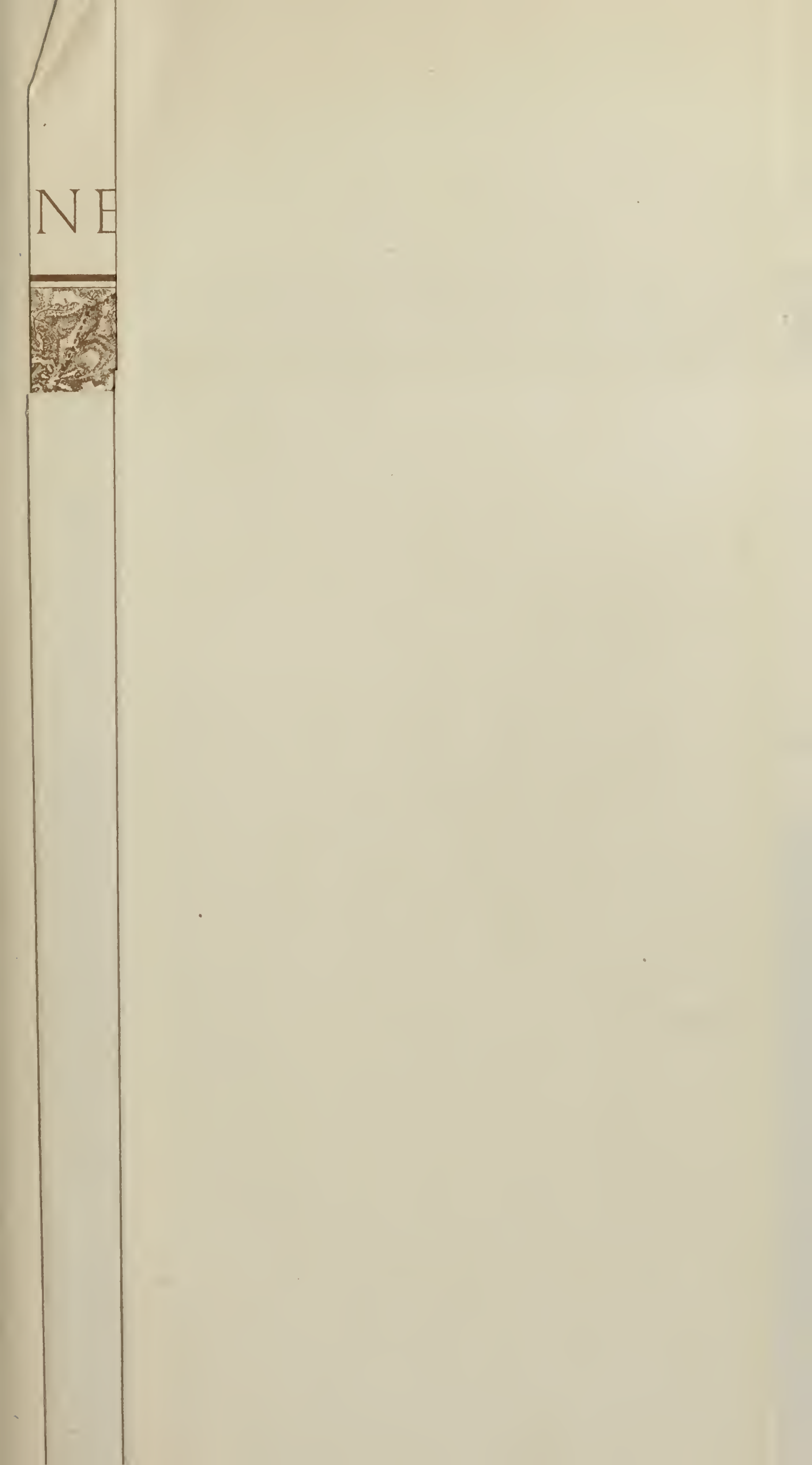
En revanche, les ruines mises au jour et les inscriptions épigraphiques trahissent partout l'existence de divers temples. C'est ainsi qu'il y avait à St-Pierre-d'Albigny un temple de Jupiter, construit dans la forme des basiliques, et, à Gilly, un temple d'Apollon. Une très curieuse inscription trouvée à St-Pierre-de-Soucy, près Ste-Hélène, vient même donner des détails curieux sur le costume des femmes à l'époque de l'occupation romaine (4).

---

(1) Deuxième série, tome I.

(2) Les *Socii quadragesimæ* (sous-ent. *partis*) percevaient l'impôt du quarantième qui était un droit de douane. M. Vigié, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, a consacré tout récemment un remarquable travail à l'étude de ce droit et des autres impôts indirects chez les Romains. (*Séances de la Société de Statistique de l'Isère,* années 1878 et 1879.)

(3-4) Allmer, *Inscriptions antiques,* tomes I et III.



CARTE DE LA MAURIENNE ET DE LA TARENTAISE.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Deux Ascensions au Popocatepelt (traduction), 1878.

La Vaudaine, étude sur le vallon de la Vaux-Daine, et excursion aux pics qui le dominent, 1879.

CHEZ MM. MAISONVILLE, LIBRAIRES-ÉDITEURS, A GRENOBLE.

Excursions autour de Grenoble :
I. — La Dent de Crolles. — La Grande-Lance.
II. — Le Villard-de-Lans. — La Pyramide des Sept-Laux. — Le Grand-Charnier.

Le Congrès du Club Alpin français en 1876 et les Fêtes internationales à Annecy.

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT, A PARIS.

Le Col de la Muzelle (Dauphiné), 1875.

Excursion à la brèche de Lauvitel, avec 3 dessins dans le texte, 1876.

Ascensions de la Grande-Tête de l'Obiou et du grand Pic de Belledonne (Dauphiné), avec 8 dessins dans le texte, 1877.

Ascension du Pic occidental de la Levanna et premier passage du Col du Bouquetin, avec 3 dessins dans le texte, 1878.

Tentative d'ascension au Grand Bec de Pralognan, avec un panorama, 1879.

IMPRIMERIE STÆMPFLI, A BERNE.

Les Alpes de la Maurienne, avec 8 dessins dans le texte, 1878.

Vingt jours dans la Savoie méridionale, avec 7 dessins dans le texte et une planche de panorama, 1879.